

LE FORUM

BULLETIN DU RÉSEAU DES
FORUMS ANDRÉ-NAUD



Septembre 2013
Numéro 26

TABLE DES MATIÈRES

LIMINAIRE	Page 3
SECTION 1 : ACTUALITÉS	
● Lettre à mon évêque <i>par Gérald Guimond</i>	5
● Visions de Monseigneur Lépine <i>par Lisa-Marie Gervais</i>	6
● Mourir dans la dignité <i>par AQDMD</i>	8
● Témoignage - Lettre d'Alep <i>par Nabil Antaki</i>	13
● Il y a 50 ans mourait Jean XXIII <i>par Christine Pedotti</i>	15
● L'autre parole <i>par Jacques Grand'Maison</i>	16
SECTION 2 : DOSSIERS	
● Rude bataille: interview de Frédéric Lenoir <i>par Richard Bellet</i>	18
● Abolir les douanes pastorales <i>par Anne Kurian</i>	19
● Entrevue de Mgr P. -A. Fournier <i>par François Gloutnay</i>	20
● Notre Seigneur <i>par Joan Chittister</i>	23
SECTION 3 : SPIRITUALITÉ	
● Jésus alias Iéschoua <i>par Gérard Laverdure</i>	32
● Parabole du cerf-volant <i>par Pierre-Gervais Majeau</i>	33
● Parabole du bonsaï <i>par Pierre-Gervais Majeau</i>	34
● Dieu sait quoi <i>par Céline Walter</i>	36
SECTION 4 : VIE DU RÉSEAU	
● Prochaine assemblée générale <i>par André Gadbois</i>	39
● Un site Internet rafraîchi <i>par Michel Bourgault</i>	40
INSCRIPTION AU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD	41
CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES	43

LIMINAIRE

André Gadbois

pour l'équipe éditoriale

L'homme de Nazareth qui au temps du roi Hérode a incarné et révélé les intentions de Celui qu'il appelait « abba » et que les chrétiennes et chrétiens ont appris à appeler notre Père dans leur prière était surprenant, choquant parfois, objet de scandale, difficile à suivre et à saisir. Il était comme le vent, toujours présent et toujours en mouvement. Il facilitait la rencontre avec Dieu et refusait de la contrôler. Il était l'antithèse de l'idéologue, du clerc, du fonctionnaire, du grand prêtre. Il était difficile à comprendre et les Douze l'ont bien senti... même Pierre qui s'est fait solidement ramasser. Autant en Judée qu'en Samarie et en Judée on ne parvenait pas à le classer, à le caser. Quand on s'imaginait le posséder, il se fauillait. « Il se prétend le Fils de Dieu, il vient nous sauver et il n'est même pas capable de se sauver lui-même! S'il est vraiment le Fils de Dieu, qu'il se décroche de la croix!» disait-on en le regardant agoniser. Il changeait le sens et le contenu de certains mots : pauvre et riche, force et faiblesse, mort et vie, serviteur, paix, grand et petit... Dur à se faire une idée! On a cherché à l'épingler comme on épingle un joli papillon; on a cherché à l'embaumer pour étudier son ADN : impossible car on n'a pas retrouvé son corps. Il est ressuscité!

D'une certaine façon, il était d'une fidélité *brouillonne* qui dépassait et continue de dépasser l'entendement. Fidélité *brouillonne* parce que jamais au nom de principes il n'a laissé tomber (méprisé, évalué de nulle) la personne devant lui même si ses concitoyens étaient renversés, voire estomaqués et déculottés, et qu'ils ne comprenaient pas ses intentions. Le poids d'un être humain lui importait davantage que les lois et les théories. Il prenait ses distances d'avec tout ce qui était arrêté, figé; il cherchait, il était en quête, il brassait la cage comme a dit le pape François aux jeunes lors des dernières JMJ. Sa fidélité était éloignée des définitions et des dogmes, aimante et attendrie : elle était liée au cœur de celui ou de celle qui s'était approché de lui. Il « perdait du temps » à apprivoiser l'autre, tous les autres. On pourrait dire qu'il n'était pas très ordonné, qu'il n'avait pas d'ordre dans son approche des gens. Il égratignait les apparences et les couches de peinture accumulées avec les années. C'était au nom de sa conscience et de sa compassion qu'il était fidèle, et « la conscience est la voix de Dieu » écrivait Thomas d'Aquin.

Présentement l'institution qui cherche à révéler au Monde les signes du Christ, de cet homme de Nazareth qui continue de guérir et de réconcilier, et à annoncer les signes que l'espérance n'est pas vaine dans notre Monde parfois décourageant et déroutant, se nomme l'Église : une institution qui a égaré sa simplicité au cours des siècles, qui a trop souvent accordé à sa renommée plus d'importance qu'à l'Évangile et qui s'est enfermée dans des traditions qui l'ont coupée du cœur humain. Le 27 juillet dernier, le pape François disait aux évêques brésiliens réunis à l'occasion des JMJ : « Parfois, nous perdons ceux qui ne nous comprennent pas parce que nous avons oublié la simplicité, important de l'extérieur aussi une rationalité étrangère à nos gens. Sans la grammaire de la simplicité, l'Église se prive des conditions qui rendent possible le fait de « pêcher » Dieu dans les eaux profondes de son Mystère. »

Cette pertinente remarque du pape François m'amène à questionner le type de fidélité à Jésus vécue par son Église. Dans son style de gouvernance, dans ses priorités pastorales, dans sa transparence, surtout dans la place qu'elle ose accorder à celles et à ceux qu'elle nomme laïques, est-elle fidèle à l'ESPRIT du Seigneur? Dans la section 2 de ce Bulletin numéro 26, Joan Chittister nous fait réfléchir sur cette incontournable question et Claire Doran nous il-

lustre de façon tellement évidente, en nous laissant de l'espoir, l'immense mensonge que cultivent les grandes et les grands de notre époque. Merci à Gisèle Turcot (Pax Christi) pour l'envoi de ce texte à notre Bulletin. Dans une homélie du 27 mai 2013, François, l'évêque de Rome, nous invitait à abolir les douanes pastorales, alors que le président de l'assemblée des évêques catholiques du Québec (AÉCQ) affirmait que l'espérance au Québec est aussi liée à celle de l'Église principalement au sujet des valeurs humaines (voir le texte dans la section 2): j'ai un tout petit doute devant l'affirmation de Mgr Fournier quand je cherche ces signes d'espérance dans cette Institution à Montréal. Le directeur de la revue *Le monde des religions*, Frédéric Lenoir, se prononce sur l'avenir de François le pape (une rude bataille à venir) et s'exprime sur l'attitude des idéologues déjà à l'œuvre pour résister à la fraîcheur et à l'ouverture annoncées. Un homme libre est toujours dangereux et François semble décidé à le demeurer.

La section 1 (Actualité) de notre Bulletin 26, par la lettre de Gérald Guimond et l'article de Louisa-Marie Gervais du journal *Le Devoir*, donne un exemple de résistance idéologique de cette Institution religieuse qui a égaré sa simplicité et son compagnonnage mis en valeur par le concile Vatican II dont le leader Jean XXIII et les 2365 évêques participants s'étaient efforcés de faire naître, dans l'Église forteresse, une « culture de dialogue et d'ouverture au monde. » (voir article de Christine Pedotti) Jacques Grand'Maison n'est pas tendre envers « cette néo-cléricalisation romaine actuelle qui ne fait qu'accroître le repli de l'Église sur elle-même. » (extrait de son livre *Réenchâter la vie*) Le simple et audacieux pape François est rafraîchissant et demeure un signe d'espérance dans cette Institution encore trop cléricalisée et trop parée de religiosité. La lettre provenant d'Alep et illustrant l'implication des chrétiennes et chrétiens en Syrie, leur simplicité, leur générosité, leur créativité et leur détermination, est entraînante et nous ouvre à un autre monde qui pourtant fait partie de ce Monde chéri par l'Homme de Nazareth. Merci à Nour Elia (FAN St-Jérôme) pour l'envoi de cette lettre douloureuse et colorée d'espérance. Dans cette même section reliée à l'actualité, nous vous proposons le mémoire de l'AQD-MD (Association québécoise pour le droit de mourir dignement) présenté à la Commission de la Santé et des Services sociaux sur la question du droit à mourir dignement : ce texte est intéressant, nuancé, respectueux, non dogmatique, et peut susciter de nourissantes discussions et d'incontournables réflexions personnelles.

L'auteur du texte « Jésus alias Iéschoua » (section 3 de ce Bulletin) a été et est toujours très impliqué dans la société au nom de l'Évangile : Action catholique, Développement et Paix, les Indignés, communauté chrétienne St-Pierre-Apôtre à Montréal... Un soir quelqu'un lui a demandé de dire simplement qui est Jésus et il a répondu ce texte limpide que vous lirez. Pierre-Gervais Majeau, curé dans le diocèse de Joliette, nous a fait parvenir deux paraboles tirées de son cœur : celle du cerf-volant appelé Fend-le-vent et celle du bonzaï. Vous connaissez François Bobin, ce poète qui depuis sa venue au monde regarde Dieu sait quoi? Il écrit de petites choses qui sont très grandes. Son récit de la vie de saint François d'Assise, *le Très Bas*, s'est vendu à 200,000 exemplaires. Bobin enchante le quotidien et résiste aux modes et aux temps. Voir ce qu'en dit Céline Walter à la fin de la section 3 et merci à Guy Demers (FAN Montréal) pour l'envoi de ce texte.

Reste la section 4, celle de la vie de notre Réseau qui rappelle la date de notre prochaine assemblée générale **mercredi le 23 octobre prochain à la Maison de la Madone** située devant le sanctuaire Notre-Dame-du-Cap à Trois-Rivières. De plus amples informations s'en viennent.

Bonne fin d'été à vous! Que votre automne soit coloré! Que la confiance et la sérénité vous habitent et que les textes de ce Bulletin vous donnent le goût de marcher en compagnie de la petite fille espérance et d'accompagner celles et ceux qui ne la connaissent pas.

SECTION 1

LETTRE À MON ÉVÊQUE

Monseigneur Lépine,

Je vous dis d'abord ma surprise et ma grande déception, désabusement suite à la connaissance de votre décision concernant les CPE. Impliqué comme marguillier depuis trois ans, j'ai pris ma tâche au sérieux, travaillé avec des architectes impliqués bénévolement pour évaluer la situation du bâtiment. Lors de deux assemblées générales (une avec les membres de la communauté chrétienne, une autre avec les citoyens de la paroisse), nous avons fait le portrait de la situation et reçu l'accord des gens pour réaliser le plan présenté; ce plan comprenait la venue d'un CPE. L'accord de l'archevêque a été obtenu en mars 2012. Malheureusement ce CPE n'a pas obtenu son projet auprès du gouvernement. En décembre 2012, un autre CPE nous a approchés. Plusieurs rencontres nous ont permis de voir le sérieux de leur demande. Vu l'assentiment récent de l'archevêché et le délai de présentation du projet, le CPE a impliqué des architectes sans attendre la réponse formelle de votre part.

Alors permettez-moi quelques questions.

Comment une telle décision a-t-elle pu être prise sans que nous en soyons informés? Vous étiez conscient que c'était un virage à 180° en rapport à votre prédécesseur!

Comment une telle décision a-t-elle pu être prise sans que nous ayons la chance d'en discuter avec vous, de participer au processus de réflexion? Nous aurions eu l'occasion de vous démontrer comment nous nous prenons en mains : organisation de 3 corvées en 2012, financement communautaire de réparations, améliorations (dons de \$1500). Ces démarches visaient autant à favoriser l'esprit d'appartenance, communautaire. Une

dame disait comment ça lui avait *fait du bien de participer avec d'autres*, sortir de chez elle.

Pour vous, que sont les marguilliers de paroisse, nous qui sommes sur le terrain avec les situations quotidiennes? Un bâtiment est au service des gens, non pas l'inverse. Si c'est trop grand, on peut le modifier, surtout si ça permet d'alléger la tâche d'entretien. C'est ce que nous voulions faire avec un CPE au soubassement de l'église. Pour nous c'était gagnant-gagnant.

Nous le disions d'ailleurs dans la lettre qui vous est parvenue :

L'aspect intergénérationnel nous apparaît un plus à une location. Le local communautaire accueille déjà un groupe de l'Âge d'Or et le groupe d'entraide St-Jean-de-Matha au service des personnes âgées. Les Dames de la Charité organisent une vente de linge mini prix une fois semaine. Et puis il y a les scouts qui y ont leurs activités, ainsi qu'un groupe de tisserands. Ce voisinage aurait possiblement des avantages réciproques.

Où allez-vous prendre ces dizaines de millions\$ pour restaurer les églises? Emprunt? Une paroisse doit avoir l'autorisation des paroissiens et de l'archevêché pour un emprunt; qui a approuvé votre orientation? Ça nous implique à long terme un tel choix financier. Avez-vous fait une étude pour vérifier si ça va encourager les chrétiens à y revenir? Personnellement j'ai de forts doutes.

Un constat existe pour dire qu'on a fait des chrétiens des consommateurs de services pour préparer son ciel individuellement. J'ai connu les 900 nos du catéchisme appris par cœur, le temps du salut acheté en allant à la messe, par la récolte d'indulgences, les limbes pour les nouveaux nés non baptisés, le chapelet durant la messe en latin, le salut individuel arraché à force de bras, dans la peur d'un Dieu qui nous surveillait partout, surtout dans la chambre à coucher. Mes trois ans de théologie m'ont fait connaître la Bible. La JOC, avec son slogan *Chaque jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde*, et le MTC m'ont aidé à approfondir ma foi, la vivre au quotidien.

Aujourd'hui, avoir la foi m'apparaît une chance qui m'aide à continuer dans le noir, ne pas être seul, accompagné par QUELQU'UN qui me surprend, me donne des signes, m'aide à faire confiance aux personnes, à leur bonté. Ne jamais perdre espoir en l'autre, confiance qu'il y a un trésor caché en chacun de nous. À la fin d'une rencontre concernant des projets avec des démunis, on nous a dit à Sr Paulette et moi : « *Tous deux vous avez une confiance sans fin dans la personne, vous ne perdez jamais espoir en l'autre, votre foi en l'humain semble vaincre tous les obstacles* ». Croire qu'il y a en l'humain une soif d'être, de grandir, un trésor qui demande d'être découvert. Il me semble que c'est suivre l'exemple de Jésus avec la Samaritaine qui lui demande à boire. Quand arriverons-nous à réaliser le commandement *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*. Voyez comme ils s'aiment. Prendre ce chemin n'a pas de fin, et c'est plein d'embûches, de difficultés qui nous obligent à nous remettre en question continuellement. Rencontrer Dieu dans mes engagements, les luttes pour la justice, les personnes (démunis, handicapés), veiller à les responsabiliser : c'est ce que je vis. Je ne veux pas revenir au temps passé, où on avait la conviction que bien agir, la générosité, les comportements modèles étaient réservés au fait d'être chrétien.

Pourquoi voulez-vous revenir aux œuvres catholiques? Acceptez-vous Vatican II? Son message a été de vivre notre foi dans le monde de ce temps! Des garderies catholiques? La catéchèse ne donne pas la foi, elle prépare le terrain. Les évêques du Québec ont approuvé la laïcité des écoles. Cette décision a amené la prise en charge du cheminement par les paroisses, avec le choix libre des parents d'engager la démarche. C'est une belle responsabilisation des chrétiens amenés à partager leur foi. C'est une des dimensions de faire communauté. Le partage de la foi nous amène à être actifs, laisser l'aspect consommateur. Quand je sens le côté pharisien de certains prêtres, je me rappelle une phrase qui m'a marqué; un prêtre dans le quartier de Harlem New York cherche à reconforter une dame, elle l'arrête en lui disant : « *Vous votre rôle est de dire cela sur la vie, moi j'ai à la vivre.* »

Des œuvres catholiques? Est-ce que la SVP est meilleure qu'un OSBL? Permettez-moi d'en douter fortement

à partir de mon expérience personnelle. Les critères des garderies catholiques sont-ils aussi exigeants que pour les CPE (formation du personnel, éthique,...)? Il ne faut pas oublier les récents scandales d'organisations catholiques! Le chemin de structures catholiques me semble une fausse sécurité, une illusion de pouvoir; avoir nos pauvres, nos malades est de l'époque où il n'y avait pas d'organisation sociale. Jeanne Mance et Marie de l'Incarnation ont pallié à ces manques. La foi doit se vivre dans le monde d'aujourd'hui.

Je termine par un souhait : avoir un synode qui permettrait de partager nos préoccupations, nos visions de l'avenir et décider des orientations ensemble. Un cheminement isolé des laïcs va amplifier la désaffection malgré les bâtiments restaurés à grands frais. Que sont les laïcs pour vous? Ce sont les laïcs qui sont sur le terrain à vivre la vie quotidienne.

Avec tout mon respect et mes salutations

Gérald Guimond, marguillier



POINT CHAUD - LA FOI N'EST PAS AFFAIRE D'ÉTAT

Mgr Christian Lépine prêche pour une laïcité «ouverte»

10 juin 2013 | Lisa-Marie Gervais | Éthique et religion

Même s'il est en poste depuis à peine plus d'un an, l'archevêque de Montréal, Mgr Christian Lépine, caresse de nombreux projets pour servir la communauté catholique de Montréal. Après avoir imposé un moratoire sur la vente des églises, il envisage de créer, d'ici un an, une résidence pour jeunes universitaires qui ont soif de foi. Il n'oserait pas le dire ainsi, par respect pour ses prédécesseurs, mais l'archevêque de Montréal, Mgr Christian Lépine, se désolé de voir que le Québec est en train de jeter le bébé de la religion catholique avec l'eau du bain. Une quarantaine d'églises vides ont été cédées ou

vendues, laissant à découvert certains quartiers qui n'ont plus de lieux de culte.

Le message envoyé est que l'Église abandonne ses fidèles. Et pourtant. C'est tout le contraire, comme veut le prouver Mgr Lépine, avec les divers projets qu'il entend mettre sur pied. Le plus près d'aboutir est sans doute celui d'une résidence où de jeunes universitaires, garçons et filles, pourraient se ressourcer et vivre selon les valeurs chrétiennes catholiques, a confié l'archevêque de Montréal au Devoir. « Il existe des maisons d'hébergement pour étudiants universitaires qui, en même temps qu'ils font leurs études universitaires à l'extérieur, peuvent se ressourcer et vivre une expérience de fraternité. C'est une belle façon de nourrir sa foi et de côtoyer le monde de l'université, qui est très varié », a-t-il expliqué. Les jeunes qui décideront ensuite de s'engager plus concrètement dans la religion pourront aller étudier au grand Séminaire, pour les garçons désireux de devenir prêtres, ou, par exemple, chez les carmélites, pour les jeunes filles voulant se faire religieuses. « Entre 18 à 25 ans, c'est un beau moment de la vie, c'est précieux et riche, on a toute la vie devant soi, et c'est bien qu'il y ait des maisons pour héberger les jeunes adultes pour qu'ils puissent voir leur vie comme une réponse au discours de Jésus Christ », a ajouté Mgr Lépine, qui espère rendre son projet plus concret « d'ici un an ». Ces résidences catholiques pour jeunes universitaires pourraient ainsi être la suite logique d'une éducation de niveau secondaire dans une école privée catholique. C'est aussi le souhait de plusieurs parents, selon l'archevêque. « Il y a des parents qui m'appellent et me rencontrent pour avoir des écoles privées catholiques où tout le projet éducatif de l'école est animé par la foi », a dit Mgr Lépine, sans vouloir quantifier cette demande. Selon lui, les enfants n'appartiennent ni à l'État ni non plus à l'Église, mais aux parents qui sont responsables de leur éducation. En ce sens, il leur est tout à fait légitime de choisir l'éducation et les valeurs qu'ils veulent transmettre à leur progéniture. « Un musulman, c'est légitime qu'il envoie ses enfants à l'école musulmane. De la même façon, c'est légitime que les catholiques veuillent envoyer leurs enfants dans une école catholique », dit-il.

Avant d'avoir la masse critique pour lancer un tel projet d'écoles catholiques, Mgr Lépine admet qu'il faut

maintenant « partir de ce qui existe déjà. Il faut que ce qui existe déjà soit reconnu comme légitime et ayant sa place dans la société », avance-t-il, laissant entendre qu'il compte renforcer l'appui à certaines écoles catholiques.

Sans vouloir se comparer aux autres religions, il remarque que les catholiques sont particulièrement victimes de railleries. « C'est certain que, lorsqu'il s'agit de foi catholique, j'ai des échos de jeunes et de parents expliquant qu'ils sont tournés en dérision. On rit d'eux s'ils disent qu'ils vont à la messe ou s'ils expriment leur foi. »

Église et État

Afin que toutes les religions aient leur place légitime, Mgr Lépine se fait le chantre de la laïcité « ouverte », où toutes les religions sont libres de s'exprimer sous le couvert d'un État tolérant aux manifestations et aux signes religieux. « [L'État] est trop convaincu que le respect de la pluralité passe par le fait de taire la religion », note-t-il se gardant bien de discuter davantage du projet de charte de la laïcité du gouvernement péquiste. « Il y a des choses qui n'appartiennent pas à l'Église, mais à l'État, comme le pouvoir judiciaire, le maintien de la paix sociale. Mais parmi les choses qui appartiennent à l'Église, il y a la définition de sa propre foi. Je ne pense pas que ça appartienne à l'État », souligne-t-il. De la même façon, le nouveau cours Éthique et culture religieuse imposé depuis 2008 dans les écoles primaires et secondaires du Québec ne peut pas être enseigné selon la posture « laïque » de l'État. « C'est très cohérent que, si on est dans une école confessionnelle musulmane, catholique, juive..., ce soit à partir du point de vue musulman, catholique ou juif que les choses se passent », note le prélat.

Les valeurs de l'Église et de l'État s'opposent aussi actuellement dans le dossier des Centres de la petite enfance (CPE) qui cherchent à installer leurs pénates dans des églises. Le diocèse de Montréal ne cache pas qu'il a récemment imposé un moratoire sur tout projet de cession de ses lieux de culte, notamment pour ceux qui ne partagent pas ses valeurs catholiques. De tout temps, dit-il, ces lieux ont été d'abord offerts aux différentes communautés chrétiennes, les catholiques en priorité. « Le premier enjeu, d'un point de vue catholique, ce n'est pas l'argent, c'est la foi », rappelle Mgr Lépine.

« Il y a quand même cent paroisses qui ont été supprimées [fusionnées], par la force des choses. Et les ventes [d'églises] n'ont pas tellement rapporté de sous par rapport à la valeur réelle du marché. L'important est de stabiliser les choses », dit l'archevêque qui considère qu'il y a eu « accélération » de la vente du patrimoine religieux. Il mise sur un fonds d'entraide, dont pourraient bénéficier les paroisses les plus endettées, qui sont environ 50 %. « L'idée est de faire grandir ces éléments de solidarité pour que les paroisses économiquement plus stables se sentent concernées ».

Envisage-t-il de développer un réseau de garderies privées catholiques, non subventionné pour poursuivre ses oeuvres selon ses valeurs ? « Ce serait cohérent avec le projet de l'Église. Ce serait un espace lié à la communauté chrétienne, lié aux parents. Il y a des demandes en ce sens. J'écoute avant de faire atterrir les choses », soutient-il.



**MÉMOIRE PRÉSENTÉ PAR HÉLÈNE
BOLDUC, PRÉSIDENTE DE L'AQDMD
(ASSOCIATION QUÉBÉCOISE POUR LE DROIT DE
MOURIR DANS LA DIGNITÉ)
À LA COMMISSION DE LA SANTÉ ET
DES SERVICES SOCIAUX SUR LA
QUESTION DU MOURIR DANS LA DI-
GNITÉ À L'ÉTÉ 2010.**

Fondée en 2007, L'AQDMD milite pour le droit de chacun d'avoir une fin de vie conforme aux valeurs de dignité et de liberté qui l'animent et pour que soit respectée sa volonté sur les conditions de sa fin de vie. Nous représentons 310 membres et notre organisation fonctionne uniquement avec du bénévolat. Les principes directeurs de notre mission se résument ainsi: le respect de l'autonomie de la personne, le droit de mourir selon ses propres valeurs, l'importance de la

compassion, le choix des soins de fin de vie, l'encadrement de la pratique et l'acceptation d'une autre vision des choses. (1)

Nous reconnaissons que le débat sur le droit de mourir dans la dignité remet en cause des valeurs culturelles fondamentales, des législations complexes touchant à la protection de la vie des citoyens et que ces dernières relèvent de deux niveaux de gouvernement, ce qui ne simplifie pas la situation. Des habitudes longuement acquises de s'en remettre aux pouvoirs médicaux, juridiques et religieux sont remises en question. Le citoyen est au cœur de notre démarche pour la poursuite de l'exercice d'une dernière liberté: avoir le choix de la façon dont on veut terminer sa vie. Qu'une personne atteinte d'une maladie en phase terminale ou vivant des douleurs ou des souffrances insupportables puisse recevoir, à sa demande, une aide médicale active à une fin de vie digne et sans souffrances. (2)

Après trois ans de conférences et d'entrevues avec les médias, nous savons que nous parlons au nom de beaucoup de personnes. Des histoires déchirantes, des confidences familiales sur des fins de vie cruelles, des récits de mort par arrêt de traitement et d'hydratation nous confirment l'existence de situations qui nous paraissent inacceptables.

Ceci ne milite-t-il pas en faveur de changement dans les lois? N'est-il pas temps de passer à l'action?

Cet exposé aligne des arguments pour un changement d'attitude et de législation face à la possibilité pour qui en exprime le désir de choisir le quand et le comment il souhaite mourir et, au passage, réfuter certaines objections courantes à notre démarche.

Le droit au respect de notre autonomie

Tout adulte atteint d'une maladie incurable, informé des autres possibilités de soutien et de soulagement, devrait pouvoir recevoir de l'aide pour mourir au moment et de la manière qui lui paraissent opportuns.

Les gens, pour la plupart, désirent mourir très vieux, en pleine possession de leurs facultés physiques et psychiques, doucement, dans leur sommeil. Hélas, c'est le lot d'un très petit nombre d'humains. Les agonies lentes, souffrantes, incapacitantes, peuvent frapper les personnes atteintes de cancer, des insuffisances de divers or-

ganes, de maladies neuro-dégénératives.

Personnalité et croyances influent sur la manière d'affronter ces situations. Certains s'en remettent à Dieu, d'autres au sort ou aux soignants. D'aucuns, par contre, souhaiteraient une issue qu'ils peuvent maîtriser davantage. C'est là que le suicide assisté et l'euthanasie entrent en jeu.

Respecter l'autonomie individuelle, c'est notamment respecter le fondement du consentement libre et éclairé, préalable indispensable avant toute intervention, c'est s'assurer que le patient est partie dans les processus décisionnels, qu'il comprend les informations transmises. Le médecin ne peut décider à la place du patient quand bien même celui-ci ne ferait pas le choix qui semble le bon du point de vue médical. La bienveillance du médecin, fût-elle la plus noble, ne saurait l'emporter sur la liberté du patient qui est un droit fondamental. (3)

« Nulle grille d'évaluation objective ne saurait juger ce que nous pouvons ou non supporter » (André Comte-Sponville, philosophe français). Alors, le seul juge et le premier intéressé dans cette décision demeure le malade. L'appréciation ultime de la qualité de l'existence doit lui revenir.

Le droit au choix de notre fin de vie

Les fins de vie diffèrent. Pour des patients, la dépendance totale, la désespérance, la perte de sa dignité constituent des souffrances intolérables et motivent le désir de mourir alors que pour d'autres, ce seront les douleurs physiques.

À Bruxelles, 175 médecins ont étudié pendant deux ans les décès de 2 690 patients en phase de fins de vie à domicile et à l'hôpital. L'utilisation de techniques palliatives spécialisées n'a pas modifié le nombre de patients qui ont demandé l'euthanasie et ceux qui y ont eu recours avaient obtenu autant l'intervention d'équipes palliatives spécialisées que les patients qui ne l'ont pas demandée. De plus, l'enquête a mis en évidence une constatation intéressante: le nombre de personnes qui ont reçu une assistance spirituelle en fin de vie est plus élevé dans le groupe de malades décédés par euthanasie que dans le groupe des autres décès. (4)

Une deuxième étude consiste en une recherche pan-

canadienne dirigée par le psychologue Keith.G.Wilson du Centre de réhabilitation du Ottawa Hospital et a été réalisée de mai 2001 à mars 2003. Cette étude comprend des entrevues semi-structurées chez 379 patients cancéreux en phase terminale.

5,8 % des patients auraient eu recours immédiatement à l'euthanasie si elle avait été légale au Canada. Ces 22 patients (5,8 %) étaient les plus symptomatiques, ce qui contribua à leurs scores plus élevés de dépression, mais aucun ne fut considéré inapte. Aucun n'affichait des douleurs sévères mal soulagées. Ils étaient relativement moins religieux. Cette étude montre explicitement que des fins de vie sont intolérables et que les meilleurs soins ne parviennent pas à tout soulager. (5)

Les soins palliatifs et l'euthanasie ne s'opposent pas et, pour la majorité des cas, dans les pays où l'euthanasie est légale, les deux approches se côtoient. Aux Pays-Bas, la sédation terminale est même pratiquée trois fois plus souvent que l'euthanasie et ceci, par décision du malade (données de 2005, 7,1 % de sédation terminale contre 1,7 % d'euthanasie). (6)

L'AQDMD est en profond désaccord avec le discours officiel du Réseau des Soins Palliatifs qui prône que l'unique voie de soulagement des souffrances en fin de vie passe par les soins palliatifs. C'est une vue de l'esprit qui ne tient pas compte des faits vécus qui nous sont rapportés par les familles éprouvées. Preuve avancée: la lettre de Mme Claire Morissette, qui à quelques semaines de sa mort a laissé un témoignage unique décrivant ce que certains malades vivent et pourquoi l'aide médicale à mourir est nécessaire. (7)

« Les soins palliatifs sont utiles et nécessaires tant que le patient les demande; ils se transforment en acharnement si celui-ci n'en veut plus. ... De bons soins palliatifs et l'accessibilité à une assistance au suicide ou l'aide médicale active ne sont pas en opposition, mais doivent être complémentaires. Ils doivent être laissés à la liberté de choix du patient qui seul aura les critères nécessaires et suffisants pour déterminer si la qualité de vie qui lui reste à vivre est satisfaisante ou non. » (8)

Le Collège des médecins du Québec a pris une position qui est en accord avec le principe de continuum des soins. Il plaide pour des soins appropriés en fin de vie qui, à certaines conditions, pourraient inclure l'euthanasie. (9)

Pourquoi cette opposition à une aide médicale à mourir si nos gestes ont toujours pour objet de procurer au patient, dans le plus grand respect de sa liberté, une fin de vie dans le calme et la sérénité ?

Le Pape Pie XII, aux anesthésistes d'Italie en 1957, a déclaré : « Au nom du caractère sacré de la Personne qui a préséance sur le caractère sacré de la Vie, nous devons honorer la demande des patients en fin de vie d'abrégier leur existence. »

Le droit, en démocratie, à un processus clair

Certains font valoir que l'euthanasie est déjà pratiquée et que sa légalisation ajouterait des obstacles à une pratique existante. La sédation palliative, la sédation terminale, les protocoles de détresse sont souvent considérés par la population comme de l'euthanasie alors qu'ils ne sont que des actes thérapeutiques exceptionnels et légaux. Cette confusion s'ajoute aux incohérences de plusieurs décisions qui prolongent inutilement les souffrances du mourant. Une loi claire permettrait, aux malades, à leurs familles et aux médecins, toute la transparence nécessaire à une communication authentique. Le malade se saurait autoriser à solliciter une aide médicale à mourir sans que ce soit considéré comme une demande insolite. La situation actuelle des mourants n'est pas immunisée contre les dérives. La sédation utilisée pour le soulagement de la douleur jusqu'à ce que la personne décède de « causes naturelles » est jugée moralement acceptable, mais tous savent que la seule issue est la mort. C'est une forme d'euthanasie dont on n'ose dire le nom. Une loi qui encadrerait l'aide à mourir jetterait justement une lumière plus vive sur toutes les étapes du processus. Ainsi, pas de dérapage.

Dans une étude sur les pratiques de fin de vie aux Pays-Bas, de 2001 à 2005, il y fut constaté une modeste décroissance dans le taux des pratiques de suicide assisté et d'euthanasie. (6) Une fois les règles connues et mises en vigueur, elles devront être suivies comme toute autre législation. Tout ce qui se passerait en dehors demeurerait illégal et passible de poursuite. Quant aux allusions de participation d'infirmiers(ères) à des actes médicaux de fin de vie en Belgique, cette affirmation est inexacte et repose sur des ambiguïtés dans les définitions des actes posés. (10) Il ne convient pas de

priver tout le monde d'une liberté quelle qu'elle soit sous prétexte que quelques personnes malveillantes l'utilisent à mauvais escient. À ce compte, il faudrait abolir beaucoup de lois.

Le droit à disposer de notre corps.

Au Canada, c'est l'article 7 de la Charte canadienne des droits et libertés qui établit les droits et principes gouvernant le rôle de l'État à l'égard des questions soulevées. « Chacun a droit à la vie, à la liberté et à la sécurité de sa personne; il ne peut être porté atteinte à ce droit qu'en conformité avec les principes de justice fondamentale. »

En 1993, dans l'arrêt Rodriguez, le jugement majoritaire de la Cour suprême portant sur l'interdiction du suicide assisté de l'article 241 du Code criminel est à l'effet que ces dispositions respectent les principes de justice fondamentale quant à la qualification de nature criminelle de l'acte commis par un tiers aidant une personne à se suicider. La Cour retient que la protection du droit à la vie fait consensus au Canada et que l'article 241 vise à protéger la personne vulnérable contre le contrôle de sa vie par un tiers.

Il importe toutefois de noter que « la common law reconnaît depuis longtemps le droit de choisir comment son propre corps sera traité ». (11)

Les sondages montrent d'une manière constante que les Canadiens sont en faveur de la reconnaissance du droit de la personne à décider de sa vie en présence d'une maladie mortelle occasionnant des souffrances intolérables. De même, 7 Canadiens sur 10 croient qu'un médecin intervenant dans de telles situations ne devrait pas faire face à des accusations criminelles.

En fixant un cadre légal strict, la loi garantirait le choix éthique non seulement de ceux qui estiment avoir le droit de disposer de leur vie, mais aussi de ceux qui considèrent que leur vie ne leur appartient pas et souhaitent qu'elle suive son cours jusqu'à son terme naturel. (12) C'est exact que l'aide médicale à mourir ne concerne qu'une minorité des patients. En Orégon, on compte 19,3 décès par suicide assisté pour 10 000 décès. (13) En Belgique, 4 décès par euthanasie sur 1 000 morts en 2008. (14) Doit-on en faire pour autant des proscrits? Dans une société qui se dit libre et démocratique

que, peut-on ignorer le droit d'une minorité? Actuellement, une minorité en bénéficie, mais c'est l'accessibilité pour tous qui est visée. Un fort pourcentage de la population souhaite une aide médicale à mourir. Que ce soit accessible, c'est la plus belle police d'assurance que l'on puisse s'offrir. Y a-t-il un meilleur remède à l'anxiété?

Le droit à une bonne mort

« Les recherches montrent que, pour la majorité, les choses sont claires: une bonne mort implique l'acceptation de la réalité de la fin prochaine, acceptation qui permet une franche communication à la famille et aux amis de ce qu'ils représentent pour vous, de leur place dans votre vie. Une bonne mort demande un état d'esprit clair, libre d'anxiété toxique. Elle implique un minimum de souffrance, certainement pas un degré intolérable de souffrance dans le sens large de ce terme.

Une bonne mort permet de dire adieu et non de mourir seul. Et pour plusieurs, elle inclut un contrôle du mourir en paix, avec la possibilité de choisir quand, où et comment on mourra. Elle signifie mourir en paix, dans la dignité et la sécurité ». (15) Et l'on peut ajouter: « L'euthanasie volontaire, c'est la liberté retrouvée, c'est la consécration de la gestion individualisée de la destinée humaine ». (L'Hon. J.L. Beaudoin, ex-juge de la Cour d'appel du Québec, juin 2009)

Forcer un agonisant à vivre relève de la cruauté et il convient de reconnaître que même les personnes les mieux entourées peuvent vouloir mourir. Une bonne mort doit correspondre au sens que chacun a donné à sa vie. Si la perte d'identité vide la vie de tout son sens et rend celle-ci indigne d'être vécue, tellement que la situation amène à demander que l'on abrège nos souffrances par une aide médicale à mourir, c'est notre choix et l'exercice ultime de notre liberté.

C'est hautement subjectif ce que l'on considère comme une bonne mort. Alors, reconnaissons le droit de chaque personne d'avoir une fin de vie conforme aux valeurs qui l'ont toujours animée et que soit respectée sa volonté personnelle.

Le Testament de fin de vie

Une crainte souvent exprimée est que la personne en fin de vie ne soit pas apte à prendre une décision aussi capitale sur son sort parce qu'elle vit dans un état émotif et/ou de faiblesse physique qui peut brouiller son jugement, que ce soit pour les soins palliatifs ou l'euthanasie. Comment peut-on remédier à la situation?

Dans notre société et à notre époque, la majorité des gens se soucient de mettre de l'ordre dans tout ce qui concerne leurs biens matériels. Ils font un testament pour y consigner leurs dernières volontés. Ça fait partie de notre mode de vie. Ça nous rassure en cas de situations mortelles imprévues et, on le sait, ça n'avance pas le moment de notre mort.

Pourquoi pas le Testament de fin de vie?

Une enquête menée au Michigan entre 2000 et 2006 auprès de 3746 personnes de soixante ans et plus conclut que les patients qui avaient préparé des directives anticipées de fin de vie ont reçu le traitement souhaité. (16) En Belgique, la loi du 28 mai 2002 relative à l'euthanasie confirme la validité d'une déclaration anticipée. Un registre national permet au corps médical de connaître les volontés du patient même en l'absence de proches. (17)

La mort survient de moins en moins naturellement: dans 40 % des cas, elle est le résultat d'une décision médicale. Ne serait-il pas souhaitable pour tous, membres de la famille, patient en phase terminale et corps médical, que les choses soient claires quant aux désirs de la personne la plus concernée dans cette affaire? Le testament de fin de vie éviterait les traitements futiles.

Pourquoi ne pas amorcer une culture du Testament de fin de vie? Pourquoi ne pas propager l'idée d'exprimer maintenant, alors qu'on est en pleine conscience et en possession de tous nos moyens, comment on souhaite que notre entourage et le milieu médical s'occupent de nous advenant une perte totale d'autonomie?

Si l'entourage du mourant ne connaît pas ses volontés, quelqu'un d'autre va prendre les choses en main et ce ne sera peut-être pas ce qu'il souhaitait. Le testament de fin de vie constitue une très bonne police d'assurance contre l'acharnement thérapeutique. Nous pensons que c'est le temps de passer à l'action en préconisant celui-ci pour une mort libre et digne.

Conclusion

Autres temps, autres mœurs. Les mœurs des sociétés évoluent. Au cours des deux dernières générations, nous avons connu la pilule anticonceptionnelle, l'avortement, la décriminalisation du suicide, la reconnaissance du divorce, de l'homosexualité et du mariage entre personnes du même sexe. Tous ces changements étaient à l'origine immoraux ou d'une moralité douteuse. Un autre changement significatif a eu lieu: l'allongement démesuré de la vie dont plusieurs années sont d'une qualité minimale et rapidement décroissante. Et, cadeau de la science, les agonies sont de plus en plus longues et de plus en plus pénibles. Là où on mourait jeune et vite, aujourd'hui, c'est vieux et lentement, sans résistance ni résilience. Les soins de fin de vie doivent s'adapter à ces changements. (18)

En ce début de 21^e siècle, nous en sommes donc à devoir reconnaître l'autonomie de la personne et sa liberté dans le choix de vivre ou de mourir. Pour des croyants, la question ne se pose pas. Il ne faut tout de même pas oublier que 87 % de la population du Québec, depuis plus de 20 ans, affirme son désir d'avoir le droit de choisir sa fin de vie.

Est-ce que la société canadienne s'en porterait mieux si Sue Rodriguez avait suffoqué à mort quand les muscles de ses poumons auraient cessé de fonctionner? Est-ce qu'il y a un avantage social dans la promotion de la vie qui justifie de forcer les gens à vivre leur vie jusqu'à la fin « naturelle » et dans la douleur? (19)

Pour l'AQDMD, il n'y a que du positif dans l'accessibilité pour une personne atteinte d'une maladie en phase terminale ou vivant des douleurs et/ou des souffrances insupportables à recevoir, à sa demande, une aide médicale active nécessaire à une fin de vie digne et sans souffrance. Nous luttons pour que cette aide médicale active soit décriminalisée et qu'une loi fixe clairement le cadre et les conditions du libre exercice de ce droit de mourir dans la dignité. Cette loi devra baliser avec précision les responsabilités respectives des malades, de leurs proches et des médecins.

La dépénalisation n'oblige personne: elle ouvre une liberté conditionnelle (14)

Rédigé par: Nicole Dubois,
secrétaire du CA de l'AQDMD. Juillet 2010

Références

- 1- Manifeste de l'AQDMD, Mourir dans la dignité : l'ultime liberté. octobre 2009
- 2 - Le droit de Choisir, AQDMD, objectifs. juillet 2007
- 3 - Revue Philosophie palliative et Accompagnement, Dr D. Lossignol, Belgique, 8 avril 2010
- 4- Euthanasie et soins palliatifs, bulletin ADMD.be #115 mars 2010 p.14 , Dr Marc Englert, Belgique en réf. Euthanasia and other end-of-life decisions and care provided in final three months of life : nationwide retrospective study in Belgium . Van den Block L et al. British Medical Journal 2009;339:b2772
- 5- Desire for Euthanasia or Physician-Assisted Suicide in Palliative Cancer Care . Keith G. Wilson et al. Health Psychology 2007;26,314 - 323.
- 6- End-of -Life Practices in the Netherlands under the Euthanasia Act . Agnes van der Heide et al. NEJM ; 356 : 2007; 356:1957-65
- 7- La vie quand on a envie d'euthanasie, lettre de Mme Claire Morissette
- 8- L'aide au suicide. Contre l'acharnement thérapeutique et palliatif_ Pour le droit de mourir dans la dignité Dr. Jérôme Sobel et Michel Thévoz, éd. Fabre, collection Débat Public.Suisse Romande
- 9- Proposition du Collège des Médecins du Québec « Les médecins, les soins appropriés et le débat sur les soins appropriés » novembre 2009
- 10- Explications sur les pseudo-dérapages et la pente glissante Dr Marc Englert, professeur à l'université de Bruxelles, membre de la Commission fédérale de contrôle et d'évaluation de l'euthanasie. Correspondance avec ADMD.Be
- 11- Les choix de finitude de la vie dans une société libre et démocratique: le rôle de l'État. Diane Demers, avocate, professeur titulaire, Département de Sciences juridiques, UQAM; exposé mars 2010
- 12- Déclaration conjointe des recteurs des Universités francophone et flamande, des directeurs médicaux et des présidents des comités d'éthique des hôpitaux académiques de ces universités concernant le projet de loi de dépénalisation de l'euthanasie, 19 février 2001
- 13- Summary of Oregon Death with Dignity, Annual Reports 2009. (sur le web)
- 14- Six années d'euthanasies légales: un bilan. Espace de liberté,209 -08, 367 Dr Marc Englert, professeur à l'ULB, membre de la commission fédérale de Contrôle et d'Évaluation de l'Euthanasie
- 15 - A good Death-challenge to law and medical ethics. Dr Rodney Syme , Melbourne University Publishing 2008 .Traduction française par Marcel Boulanger md
- 16- Advance Directives and Outcomes of Surrogate Decision Making before Death: Silveira MJ et al. NEJM Vol 362 : 1er avril 2010;362: 1211-8
- 17- Belgique: le texte de loi relatif à l'euthanasie. Loi du 28 mai 2002, chap.3, art.4 De la déclaration anticipée.
- 18- Soins appropriés des aînés en fin de vie. Présentation Dr Marcel Boisvert 7 mai 2010
- 19- Article dans l'Ottawa Citizen « Don't fear the slippery slope » 1er mai 2010 Hilary Young, professeur à la faculté de droit, Université d'Ottawa. Traduction française de Guy Lamarche.



TÉMOIGNAGE LETTRE D'ALEP N° 12

Nabil Antaki

mercredi 17 juillet 2013, par Comité Valmy

Une lettre d'Alep du Docteur Nabil Antaki qui fut l'un des premiers à nous alerter de ce qui se passait dans son pays. Il aurait pu quitter. Il ne l'a pas fait. Il est resté. Depuis, avec le groupe des "Maristes" il s'est mis au service des plus démunis. Une fois encore, il témoigne.

Mouna Alno-Nakhal
Mercredi 17 juillet 2013

Où en est-on 2 ans et demi après le début des événements en Syrie et un an exactement après le début de la guerre à Alep ? se demandent nos amis de l'étranger. Au niveau national, rien n'a changé, les 2 parties continuent à s'affronter sans vainqueur ni vaincu avec comme bilan 100,000 tués, un million de réfugiés dans les pays voisins, 2-3 millions de déplacés internes, des centaines de milliers d'émigrés, une économie en ruine, un confessionnalisme et un extrémisme florissants et aucune lueur d'espoir d'un règlement du conflit. À la suite de la reprise de Qoussair (petite ville du centre de la Syrie) par l'armée syrienne et la défaite des rebelles là, les leaders du monde occidental ont déclaré que la chute de Qoussair montre que l'équilibre des forces a penché du côté gouvernemental et qu'il leur faudra armer les rebelles pour rétablir l'équilibre!!! Très beau programme : on ne cherche pas à vaincre, on ne se résigne pas à la défaite, on veut rétablir l'équilibre pour que les deux parties continuent à se battre encore... jusqu'au dernier syrien ?

À Alep, la situation militaire est au statu quo; la dernière bataille a eu lieu il y a 100 jours avec la prise du quartier de Cheikh Maksoud (Djabal Al Sayde) par les rebelles. Depuis, il n'y a pas de combats mais des bombardements de part et d'autre. Par contre, la situation humanitaire est catastrophique avec 2 faits importants :

1- Le blocus d'Alep* dure depuis maintenant 15 jours ; blocus des personnes, nul ne peut sortir de la ville pour

aller ailleurs, dans d'autres villes syriennes ou voyager à l'étranger. Blocus des marchandises, rien ne peut entrer à Alep. Il n'y a plus de légumes, de fruits, de lait, du fromage, de la viande, poulet ou poisson, pas d'essence, pas de fuel, pas de gaz (pour la cuisine) et très peu de pain. Il reste uniquement des denrées non périssables chez les épiciers comme le riz, le bourghol, les lentilles, les boîtes de conserves... mais à des prix astronomiques inabordables pour la majorité. Il faut dire qu'un dollar se changeait à 50 livres syriennes avant les événements, à 180 L.S. il y a un mois et il est à 300 L.S. aujourd'hui. La cuisine de la société caritative Al Ihssan qui fournissait quotidiennement des repas à 35,000 déplacés a fermé faute de gaz et celle de JRS, qui fournit 15,000 rations quotidiennes fermera bientôt. 50,000 déplacés seront privés de nourriture. Sans essence, les voitures ne roulent plus, la marche forcée est devenue le sport des Alépinois; ce serait bon pour la santé si la température moyenne n'était de 40 degrés ! Les habitants ont attendu en vain les protestations de l'opinion occidentale (si prompte à protester pour le moindre délit) et les pressions de ses dirigeants (machiavéliques) sur les rebelles pour lever le blocus. Il ne s'agit plus d'un problème militaire ou politique, mais d'une cause humanitaire. Affamer une population de 2 millions de personnes équivaut logiquement à un crime contre l'humanité pour ceux qui croient à la paix et la justice. Se taire, c'est accepter la règle des politiciens occidentaux de 2 poids, 2 mesures.

2- Les tirs de mortier. Tous les jours, des obus de mortier tombent sur les quartiers habités surtout par les chrétiens. Tirés par les rebelles, de fabrication artisanale, ils font quand même quelques tués et des dizaines de blessés souvent graves. La semaine dernière, un jeune de 14 ans, scout à la troupe des Frères Maristes est mort d'un éclat d'obus dans la tête alors qu'il était chez lui, une fille de 8 ans a aussi reçu un éclat dans le cerveau, une jeune de 30 ans, coiffeuse, a eu une main arrachée et a dû être amputée, un homme de 70 ans a été blessé à la colonne vertébrale alors qu'il sortait de la messe, quelques exemples parmi tant d'autres drames. Dans ce contexte de violence, de privation, de désolation, de souffrances et de désespoir, nous continuons, nous les **Maristes Bleus**, à travers notre présence, notre résistance, notre accompagnement, notre aide et notre solidarité à être, pour les gens, une petite lueur d'espoir

dans les ténèbres qui nous entourent. Tiens, vous êtes encore là, vous n'avez pas quitté comme les autres ? Et nous poursuivons notre action avec les déplacés, les démunis et les blessés.

Je voudrais d'abord vous présenter un projet déjà entrepris dont nous ne vous avons jamais fait part. C'est le projet « **Blessés de Guerre** ». Il s'agit de soigner (gratuitement) les civils atteints par des blessures de guerre (balles, éclats d'obus...) et qui n'ont pas les moyens de se faire soigner dans les hôpitaux privés. Ces gens sont emmenés habituellement dans les hôpitaux publics (il n'en reste que 2, les autres ayant été détruits ou hors d'usage) qui manquent cruellement de médecins, d'infirmières et de matériel médical. Les soins y sont de qualité médiocre et la mortalité élevée. Nous transférons ces blessés à l'hôpital Saint-Louis (le meilleur d'Alep) où ils sont opérés et soignés avec les meilleures chances de survie. Les médecins et chirurgiens de l'hôpital (les plus compétents de la ville) offrent leurs services gratuitement et les Soeurs de St Joseph de l'Apparition, propriétaires de l'établissement depuis sa fondation en 1925, outre leur amour et des soins de nursing de qualité, offrent une réduction substantielle pour les frais d'hospitalisation. Les civils démunis soignés dans d'autres hôpitaux sont aussi pris en charge par le projet. Nous avons pu ainsi sauver jusqu'à présent 18 civils blessés de guerre. Ce projet avait été initié par des Maristes Bleus il y a plusieurs mois et financé par une organisation internationale qui a décidé d'arrêter le financement il y a 2 mois. Nous, les Maristes Bleus, l'avons pris en charge entièrement avec la collaboration des médecins de l'hôpital et les Soeurs.

Comme avant, **les déplacés** ont toujours toute leur place chez nous, les **Maristes Bleus**. 23 familles chrétiennes déplacées (notre capacité d'accueil maximale) de Djabal Al Sayde logent chez les Frères ; ils sont pris en charge complètement : nourriture, logement, vêtements, soins médicaux, accompagnement psychologique etc. Les autres familles du Djabal viennent souvent chez nous demander une aide, un conseil, des médicaments, des habits ou pour rendre visite. Les familles musulmanes ex-déplacées des écoles de Cheikh Maksoud viennent tous les lundis recevoir un panier alimentaire.

Nous accueillons toujours 20 jeunes filles musulmanes universitaires (auparavant, nous avions des jeunes filles venues présenter le Baccalauréat) qui habitent les zones occupées par les rebelles et qui sont en ville pour passer leurs examens. Nous poursuivons notre projet « **le Panier de la Montagne** » qui en est à son 12ème mois. Un panier alimentaire mensuel suffisant pour nourrir une famille pendant un mois est distribué à 300 familles parmi les plus pauvres d'Alep. Les différents projets de notre association « **l'Oreille de Dieu** » continuent. 70 familles du quartier Midane que nous accompagnions bien avant les événements reçoivent toujours une aide alimentaire mensuelle et des soins médicaux gratuits.

« **Apprendre à grandir** » pour les petits de 4 à 7 ans, avec ses 8 monitrices, continue à rendre heureux une quarantaine d'enfants. « **Skills School** » pour les adolescents(tes) fait le bonheur de 30 garçons et filles. Et Finalement, « **Tawassol** » est destiné à 2 groupes de 6 adultes chacun pour leur apprendre l'informatique, une langue étrangère et la pédagogie. Nos locaux sont pleins de vie : les déplacés qui y logent, les déplacés en visite, les demandeurs d'aide, les enfants de « apprendre à grandir », les jeunes de «Skills School », les adultes de « Tawassol », parfois les scouts de la troupe Champagnat et les malades qui viennent consulter au point médical ouvert tous les après-midi ; avec en arrière-fond le bruit du canon qui tonne et des balles qui sifflent. Sans oublier le camion-citerne qui se met au milieu de la cour pour remplir tous les jours nos réservoirs d'eau et notre camionnette qui rentre plusieurs fois par jour pleine de denrées et de marchandises (celles qu'on trouve) achetées ou reçues. Le soir, vers 21 heures, quand le calme revient, nous nous réunissons pour évaluer notre journée, prendre les décisions, répondre au courrier et partager. Et avec vous, je voudrai partager quelques beaux **gestes de solidarité** que nous avons vécus récemment.

Y.S., un jeune de 19 ans est transféré, dans un état critique, à l'hôpital Saint-Louis, atteint par une balle qui lui a perforé le poumon, la trachée et le cou. Mis sous ventilation assistée aux soins intensifs, il a été opéré d'urgence par le plus grand chirurgien thoracique d'Alep (qui fait partie de l'équipe du projet « Blessés de Guerre » et qui ne touchera donc pas d'honoraires). Son état s'est amélioré mais restait critique. Ce soir-là, le chirurgien et le médecin réanimateur ont refusé de rentrer chez eux

et ont passé la nuit à l'hôpital pour être présents si la situation du jeune malade se détériorait la nuit.

G.Z., déplacé de Djabal Al Saydé, sans travail, et qui loge avec sa famille de 5 personnes chez nous à la communauté a reçu un don de 4,000 LS de son église. Cette somme est à peine suffisante pour les petites dépenses quotidiennes de la famille. Il a voulu nous en donner 1,000 LS pour participer à l'achat de pain qui a atteint des prix vertigineux à cause du blocus.

Voilà où nous en sommes*. Nous essayons de résister malgré tout; Résister après exactement un an, 365 jours de guerre. Résister au pessimisme, à la fatigue, au découragement et à l'extrémisme. Comme disait notre grand Ami Jean** : « Ne jamais renoncer à guetter le soleil par l'ouverture d'une bouche d'égout » ou encore « Résister, c'est être assez têtu pour voir se lever le jour derrière les barbelés ».

Nabil Antaki
Pour les Maristes Bleus
Alep le 17/7/2013

* Au moment de l'envoi de cette lettre, il semble que le blocus s'est un peu allégé ou est un peu contourné.

** Jean Debruyne était prêtre de la Mission de France. Poète et auteur, il avait accompagné de nombreux mouvements dont Les Scouts et Guides de France, Partage et Rencontre etc.



IL Y A 50 ANS, MOURAIT JEAN XXIII

Christine Pedotti,

rédactrice en chef de *Témoignage Chrétien*

Cet anniversaire, en faisant mémoire de la personnalité singulière du pape Jean met en lumière une véritable parenté avec l'actuel pape François.

Le 3 juin 1963, le pape Jean XXIII s'éteint dans sa chambre du troisième étage du palais pontifical. On dira qu'il a expiré sur *l'Ite missa est* de la messe qui était célébrée pour lui sur la place Saint-Pierre. Nous sommes au soir du lundi de Pentecôte une coïncidence remarquable pour ce pape qui avait tant désiré une nouvelle Pentecôte pour l'Église et qui avait vu le début de sa concrétisation à travers la réunion de la première session du concile de Vatican II qu'il avait convoqué cinq ans plus tôt.

Le décès de Jean XXIII fut un événement mondial vécu en direct. Le dominicain Yves Congar écrivit dans son journal : « Tout le monde a eu le sentiment, en Jean XXIII, de perdre un père, un ami personnel, quelqu'un qui pensait à lui et qui l'aimait. ». En effet, le monde entier pleura ce petit homme sans grâce et sans allure qui avait su être pleinement le *papa*. Cette unanimité sidéra la Curie romaine qui ne comprenait pas comment ce brave homme qui avait fort peu les usages altiers d'un souverain Pontife et qui avouait volontiers – peut-être avec un peu de coquetterie — ses lacunes en théologie, pouvait avoir conquis tant de cœurs.

Élu à 77 ans comme un « pape de transition », Jean XXIII fut, très au-delà des espérances de ce que ceux qui l'avaient élu, l'artisan de la transition. Il fit passer le catholicisme d'une logique de forteresse assiégée à une culture de dialogue et d'ouverture au monde. Pourtant, au cours de son pontificat, il lui arriva bien des fois de décevoir les espoirs de ceux qui attendaient des changements. Au point que certains parfois le jugèrent durement. La relecture historique montre que Jean XXIII, sous ses airs de « grand-père de tout le monde », était un redoutable stratège. Du tournant qu'il

souhaitait faire prendre à l'Église, il n'avait rien révélé avant son élection. Les Français qui avaient gardé le souvenir de sa stricte obéissance à Rome au moment de l'affaire des prêtres ouvriers n'en attendaient pas grand-chose. Et son savoir-faire de diplomate, face à la Curie, laissa souvent croire qu'il ne savait pas trancher.

Toute ressemblance avec la très récente et très surprenante élection d'un nouveau pontife n'est pas totalement fortuite. Certes, l'histoire ne se reproduit pas et Jorge-Maria Bergoglio n'est pas Angelo Roncalli. Cependant, l'affirmation d'un nouveau style papal, une façon de parler que tout le monde comprend et qui fait hausser les épaules aux amateurs de hauteurs théologiques, la volonté de ne pas « faire le pape », mais de rester soi-même, voilà, à cinquante ans de distance, des traits bien communs.

Reste à savoir jusqu'où ira le pape François. Si l'on en juge par une série de propos récents, et en particulier sa prise de parole à Saint-Pierre de Rome devant les évêques italiens, il semble que le pape argentin soit beaucoup moins diplomate que ne le fut Jean XXIII.

Il est vrai aussi que François a l'avantage d'être instruit pas l'expérience. Il sait le poids des habitudes, en particulier des mauvaises, et la tendance de l'Église catholique à se préoccuper d'abord d'elle-même. Prêtre ordonné dans l'espérance qu'avait fait naître le Concile, il sait quels espoirs ont été déçus. Il rêvait d'une Église servante de l'Évangile, il voulait annoncer Jésus-Christ jusqu'aux confins, aux extrémités de la terre (pour l'Argentin qu'il était, il s'agissait du Japon). Le pape qu'il est devenu est toujours avide de faire connaître Jésus. C'est la priorité qu'il donne à l'Église, quasiment contre elle-même, c'est-à-dire contre son nombrilisme. S'il est un point commun entre Jean et François, c'est que leur amour de l'Église est l'amour d'une Église qui sert Jésus-Christ en servant l'humanité.

Lumen Christi, lumen gentium..., « la lumière du Christ est la lumière des nations ». C'est par ces mots que Jean XXIII avait inauguré le très important message radiophonique qu'il avait prononcé un mois avant l'ouverture du Concile afin de demander la prière de tous les catholiques. *Lumen Gentium*, ces mots sont ceux qui ouvrent la grande constitution conciliaire sur l'Égli-

se. Mais contrairement à ce que l'on croit le plus souvent, le texte demeure fidèle à la pensée du pape Jean. La première phrase de la Constitution dit : « *Le Christ est la lumière des peuples* », et ajoute que c'est : « *la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Église* ». La nuance, mérite d'être soulignée. L'Église ne se prend pas pour la lumière, elle en est le miroir, elle a le devoir de la réfléchir.

Jésus au centre ! Voilà ce qui unit Jean XXIII et François !



L'AUTRE PAROLE

Jacques Grand'Maison

Dans la foulée de cette symbolique de l'accouchement, je tiens à faire entendre ici une autre parole de foi, celle de la femme, en l'occurrence une théologienne laïque qui nous livre ici sa vision chrétienne, sa propre démarche symbolique et interprétative inspirée de la spécificité de sa condition féminine, que l'Église a encore si peu intégrée dans sa théologie, ses pratiques, ses fonctions majeures de symbolisation sacramentelle et d'interprétation, et ses statuts ministériels. Mais, avant de présenter le propos de cette théologienne, je vais formuler quelques considérations sur le drame des refus et des crispations de l'institution ecclésiale face aux contentieux entre l'Église et beaucoup de femmes contemporaines. De grâce, qu'on ne voie pas ici le clin d'œil paternaliste d'un petit clerc dit progressiste ...

Comment ne pas reconnaître le phénomène inédit de cette profonde révolution historique de la femme moderne déjà soulignée par Jean XXIII au seuil du Concile Vatican II ? De tous les aveuglements de la restauration romaine de la chrétienté anté-Vatican II, c'est peut-être le pire de tous. Que seraient nos églises locales sans les femmes chrétiennes ? Continuer à les tenir en marge de tous les ministères importants, c'est un incroyable manque de discernement spirituel, culturel, historique, pro-

phétique.

Il est difficile d'imaginer qu'on puisse brader une symbolique aussi fondamentale que celle de l'homme et de la femme, en lui préférant une expression surdéterminée comme celle de « l'Église, épouse du Christ », toute prégnance ministérielle étant absente de cette symbolique qui exclut la femme.

Encore ici, je pense au théologien cardinal Congar qui disait au pape: « Le bon sens - le sens commun - est aussi un critère de discernement spirituel. » On se fait fort, en haut lieu, de discerner « les signes des temps » au nom d'une Église « experte en humanité », et, en même temps, on ne retient que les signes qui confirment et confortent une orthodoxie figée, en contradiction avec la mission prophétique biblique et évangélique.

Dans le cas type du baptême que j'ai évoqué plus haut, Louise me disait :

Avouez, mon cher abbé, qu'il y a quelque chose de tordu, sinon d'ironique dans le fait ahurissant que l'Église nous reconnaît ministres dans notre mariage catholique et nous refuse tout autre ministère, particulièrement à nous, les femmes. Faut pas nous prendre pour des imbéciles ! C'est avec des choses comme celles-là que l'Église perd sa crédibilité auprès des gens d'aujourd'hui qui sont plus instruits que nos ancêtres. Et vous vous étonnez qu'il n'y ait pas de suite aux baptêmes, aux premières communions, aux mariages, etc. Vous vous remettez à l'éducation de la foi des adultes, mais, en même temps, êtes-vous prêts à nous reconnaître un vrai statut d'adulte dans l'institution, autre que celui de vagues consultations sans poids véritable? Et vous avez le culot de justifier ce refus au nom de l'essentiel de la foi chrétienne ! Imaginez qu'on oppose un tel refus aux citoyens de la cité au nom de l'essentiel de la démocratie. Nous, les laïcs, nous ne pouvons pas supporter cette contradiction entre notre statut dans la cité et notre statut dans l'Église. Nous ne pouvons pas séparer en nous-mêmes ces deux entités comme si elles

étaient étrangères l'une à l'autre. C'est là que le bât blesse et vous ne semblez pas le comprendre quand vous nous dites: « Votre mission propre est dans le monde. » Quel subterfuge pour vous maintenir, vous, les clercs, rois et maîtres dans l'Église. Et en même temps vous nous dites: « Vous êtes l'Église. » C'est à n'y rien comprendre.

Par-delà cette critique, il y a tout l'enjeu d'une parole chrétienne pertinente dans le monde contemporain. Comment penser honnêtement que cette pertinence peut être atteinte avec la néo-cléricalisation romaine actuelle qui ne fait qu'accroître le repli de l'Église sur elle-même ? Il y manque le regard et la parole de l'autre, dont ceux de la femme.



D
O
S
S
I
E
R
S

SECTION 2

INTERVIEW DE FRÉDÉRIC LENOIR

Richard Bellet

Le Journal du Dimanche
samedi 20 juillet 2013

Philosophe et historien des religions, Frédéric Lenoir estime que le pape, dans sa volonté de réformer la curie, doit s'attendre à de très fortes résistances au Vatican. Retrouvez l'intégralité de cette interview dans le *JDD*, paru dimanche. Pour Frédéric Lenoir, le pape François doit s'attendre à de très fortes résistances au Vatican.

Peut-on attendre des annonces spectaculaires lors des JMJ, comme une réforme sur l'ordination d'hommes mariés ?

Rien n'est à exclure avec ce pape qui ne cesse de surprendre par son style direct. Mais il ne faut pas se leurrer : François a mis l'accent sur des valeurs évangéliques comme la pauvreté ou l'humilité, mais sur les questions doctrinales et morales, il reste un conservateur, opposé à la contraception, à l'avortement, au mariage pour tous ou à l'ordination des femmes, par exemple. C'est plutôt sur le terrain de l'injustice sociale et de la critique de l'ultra-libéralisme qu'on peut l'attendre, surtout après les contestations de juin au Brésil. Il y a une forte attente d'une partie de la population sur ces questions qu'il affectionne.

La reprise en main de la banque du Vatican, l'IOR, est aussi en marche...

Oui, et les choses vont vite. Le directeur général et son adjoint sont déjà limogés, un prélat italien de confiance a été nommé et une commission

d'enquête a été mise en place. Le pape vient par ailleurs de signer un décret, le 11 juillet, qui réforme le code pénal du Vatican pour le rapprocher du droit international. Les sanctions dans les affaires de mœurs, notamment celles de pédophilie, sont durcies. La répression en cas de corruption ou de blanchiment d'argent est renforcée. Ni Jean-Paul II ni Benoît XVI n'avaient fait cela.

La bataille risque d'être rude au cœur du gouvernement de l'Église...

La corruption est telle au Vatican, il y a tant de prélats qui sont aux antipodes de la spiritualité évangélique, installés dans des logiques de pouvoir et de mafia, que les résistances vont être très fortes. François prend des risques pour sa vie. Certains sont en effet prêts à tout pour que ce pape ne fasse pas ces réformes radicales qui remettent en cause leurs privilèges et qui bouleversent l'idée qu'ils se font de l'institution. Il y a déjà eu plusieurs meurtres : celui en 1982 de Roberto Calvi, le "banquier de Dieu", celui en 1998 du chef de la garde suisse... Et il n'est pas impossible que Jean-Paul Ier lui-même ait été assassiné par un membre de la curie romaine. Quelques jours avant sa mort, il avait affirmé vouloir s'attaquer à la question de la banque du Vatican. La curie a refusé l'autopsie de son corps et toute enquête sur son étrange décès. S'il arrivait quelque chose au pape, on pourrait deviner d'où cela vient.

Source:
<http://www.lejdd.fr>



ABOLIR LES DOUANES PASTORALES

Homélie du samedi 25 mai 2013

Anne Kurian

ROME, 27 mai 2013 (Zenit.org) - Qu'arrive-t-il si une maman célibataire veut faire baptiser son enfant? Sans compter les coûts des cérémonies, les papiers à fournir: autant d'obstacles, pire, de «douanes» pastorales que déplore le pape. Or, le chrétien ne doit pas être «contrôleur de la foi» mais «facilitateur», a déclaré le pape François lors de la messe du samedi 25 mai 2013. Le pape a commenté l'Évangile du jour, où les disciples éloignent des enfants, rapportent L'Osservatore Romano et Radio Vatican. Les disciples voulaient «une bénédiction générale et puis tout le monde dehors», a-t-il fait observer, mais Jésus se fâche : «Laissez les enfants venir à moi. Ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.»

La douane pastorale

Les apôtres, a constaté le pape, ne le faisaient pas «par méchanceté» : ils voulaient simplement aider Jésus, tout comme à Jéricho ils essayaient de faire taire l'aveugle. Leur attitude signifie : «le protocole ne le permet pas : c'est la seconde personne de la Trinité !». Pour le pape, «tant de chrétiens» agissent ainsi. Il a donné l'exemple de deux fiancés qui se présentent au secrétariat d'une paroisse pour demander le mariage et, au lieu de «soutien ou de félicitations», ils entendent parler «des coûts de la cérémonie» ou de la «régularité des papiers». De même, une maman célibataire qui se rend en paroisse, demander le baptême pour son enfant et s'entend répondre «par un chrétien ou une chrétienne» : non, «tu ne peux pas, tu dois être mariée». «Regardez cette jeune fille qui a eu le courage d'aller jusqu'au bout de sa grossesse... Que trouve-t-elle ? Une porte fermée», a dénoncé le pape, pour qui «ce n'est pas un bon zèle pastoral. Cela éloigne du Seigneur, cela n'ouvre pas les portes».

«Jésus, a-t-il rappelé, a institué sept sacrements» et par cette attitude le chrétien «en institue un huitième, le sacrement de la douane pastorale» : celui qui a la possibilité «d'ouvrir la porte en rendant grâce à Dieu», fait tout le contraire.

Tant de fois, a-t-il déploré, le chrétien se fait «contrôleur de la foi au lieu de devenir facilitateur de la foi des personnes». C'est la «tentation de s'approprier le Seigneur», tentation qui «commencé dès le temps de Jésus, avec les apôtres».

Faciliter la foi

«Jésus s'indigne quand il voit ces attitudes», car au final, c'est «son peuple fidèle, les personnes qui l'aiment tant», qui en souffrent : cette attitude «ne fait pas de bien aux gens, au peuple de Dieu». La bonne attitude, a expliqué le pape, est au service de la foi : il s'agit de «la faciliter, la faire croître, aider à la faire croître». La foi du peuple de Dieu est «une foi simple», a-t-il estimé : peut-être ne savent-ils pas bien expliquer ce qu'est la Vierge, «pour ceci il faut demander à un théologien». Mais celui qui veut «savoir comment on aime Marie», c'est «le peuple de Dieu» qui le lui apprendra «mieux et bien». Le peuple de Dieu «sait toujours s'approcher pour demander quelque chose à Jésus», a-t-il poursuivi, évoquant «une humble dame argentine qui demandait à un prêtre une bénédiction. Le prêtre lui a dit : Mais madame vous êtes allée à la messe ! Et il lui a expliqué toute la théologie de la bénédiction de la messe. "Ah, merci père, oui père", a répondu la dame. Mais lorsque le prêtre est parti, la dame est allée voir un autre prêtre : Donnez-moi la bénédiction». «Toutes ces paroles n'étaient pas entrées en elle car elle avait une autre nécessité, la nécessité d'être touchée par le Seigneur», a souligné le pape. «Pensons au saint peuple de Dieu, peuple simple, qui veut s'approcher de Jésus. Pensons à tous les chrétiens de bonne volonté qui se trompent et au lieu d'ouvrir une porte, la ferment. Demandons au Seigneur que tous ceux qui s'approchent de l'Église trouvent les portes ouvertes pour rencontrer cet amour de Jésus», a-t-il conclu.



ENTREVUE AVEC MGR PIERRE-ANDRÉ FOURNIER

par François Gloutnay

Revue de la Société des Missions-Étrangères (juin 2013)

LA VÉRITABLE ESPÉRANCE CHANGE NOTRE RAPPORT AUX AUTRES

Mgr Pierre-André Fournier est archevêque de Rimouski et président de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec. Le lundi 15 avril dernier, à Laval, il a présidé la messe d'ouverture de la XIII Assemblée générale de la Société des Missions-Étrangères. Il a prononcé une homélie dans laquelle il a répété que les missionnaires étaient appelés, de nos jours encore, à être des «témoins de l'espérance», le thème de cette Assemblée. Il a accepté de répondre à nos questions. [LA RÉDACTION]

MGR FOURNIER, QUELS SONT LES PRINCIPAUX DÉFIS AUXQUELS FAIT FACE AUJOURD'HUI NOTRE SOCIÉTÉ?

Je dois admettre qu'on a beaucoup de chemin à faire, notamment quand il est question de partage des richesses. Comment ne pas voir le fossé qui se creuse actuellement entre ceux qui ont plus et ceux qui ont moins? On entend parler des salaires faramineux des directeurs de banque et des professionnels. Et quand on est bénéficiaire de l'aide sociale, on n'a pas mille dollars par mois. Certains obtiennent un tel salaire à l'heure! On a une société coupée en deux. La moitié de la population du Québec vit à Montréal et dans la grande région métropolitaine. C'est un fait unique pour une société.

La conséquence d'une telle situation est qu'on prend des décisions qui ne sont pas toujours modulées. C'est au cœur du débat actuel sur l'assurance-emploi. On veut que les gens acceptent un poste dans un rayon de

cent kilomètres de leur domicile. Mais le déménagement de quelques familles dans un petit village va entraîner des risques pour l'avenir même de la communauté. On fermera l'école, puis la paroisse. Ici, on ne tient compte que du niveau économique, on a une vision à courte vue. On décide des lois à Montréal mais elles ont des impacts dans l'ensemble du Québec.

DU CÔTÉ DE L'ÉGLISE, N'Y A-T-IL PAS AUSSI DES DÉFIS?

J'aime bien le récent texte de la Commission épiscopale pour la justice et la paix de la Conférence des évêques catholiques du Canada. On y traite de l'enseignement de l'Église sur l'environnement. Aujourd'hui, on se préoccupe beaucoup, et avec raison, de l'environnement, de l'écologie. Pour bien de gens, l'environnement, c'est l'air, la nature, les oiseaux, l'eau. Bien sûr qu'il faut protéger tout cela de la pollution. Mais on oublie, dans tout cela, l'être humain. Les évêques, dans leur texte disent qu'il faut plutôt «cultiver une écologie authentiquement humaine», Cela veut dire respecter à la fois la nature, le bien commun et la dignité de la personne humaine. Cela me fait penser au débat actuel sur l'euthanasie qu'on a déguisé sous le terme d'aide médicale à mourir. Cette dignité de la vie, c'est un problème important qui mérite qu'on s'y intéresse et qui fait partie de la justice sociale.

VOUS SEMBLEZ PESSIMISTE, PAS TRÈS ENCLIN À L'ES-PÉRANCE DEVANT TOUS CES DÉFIS.

Il faut faire attention aux images que projettent les médias sur nos sociétés canadienne et québécoise. Il y a un danger de constamment rappeler, dans la société mais aussi dans l'Église, tout ce qui va mal. Nous, comme évêques, nous avons parfois le souffle court. On nous demande de participer à des célébrations, à des fêtes. Mais cela ne paraît nulle part, ce n'est pas connu. Si on obtenait la première page pour tous ces événements, ce serait extraordinaire. C'est bon que les médias s'intéressent aux aspects négatifs, aux problèmes. Mais il faut bien évaluer la situation de la société et de l'Église. Je ne dis pas que c'est parfait, qu'il n'y a pas de

problèmes, mais il faut faire preuve de prudence dans nos jugements et notre analyse.

« Si l'écologie suppose un système de relations et d'interactions, on peut dire qu'il ne nous est

possible de préserver une saine écologie de notre environnement naturel qu'à condition de cultiver une écologie authentiquement «humaine», c'est-à-dire de promouvoir des relations et des interactions humaines qui respectent la dignité de la personne humaine, le bien commun et la nature. Ceci à cause de la place unique de l'homme dans l'ordre créé. Au cœur de cette écologie humaine se trouve le droit de tout être humain à la vie, de la conception à la mort naturelle. »

- Commission épiscopale pour la justice et la paix de la Conférence des évêques catholiques du Canada, **Bâtir une nouvelle culture**: Thèmes centraux dans renseignement récent de l'Église sur l'environnement, 28 janvier 2013. Le document complet est disponible sur le site de la CECC: www.cccb.ca.

VOUS VOYEZ DONC DES SIGNES D'ESPÉRANCE.

Il y a beaucoup de signes d'espérance. Comme ce réveil de la population face aux écarts de richesse, face à la pauvreté. Dans les régions, les gens réagissent beaucoup, notamment devant les réformes proposées à l'assurance-emploi et l'aide sociale. Je crois que l'espérance au Québec est aussi liée à l'espérance de l'Église, en ce qui a trait aux valeurs humaines, notamment. C'est le pape François qui l'a dit récemment. Notre foi en la résurrection vient modifier nos attitudes quotidiennes. Pour moi, la véritable espérance change notre rapport avec les autres.

JUSTEMENT, QUELS SIGNES D'ESPÉRANCE VOYEZ-VOUS DANS L'ÉGLISE D'ICI?

Pour ce qui est de la catéchèse, on fait face à des situations nouvelles. On a des jeunes qui s'inscrivent mais

qui n'ont pas entendu parler de Jésus, qui n'ont pas eu de première annonce dans leur milieu. On devrait s'inspirer des Églises missionnaires, de leurs expériences dans l'animation des jeunes. Je pense qu'on devrait lancer un mouvement catéchétique et pas seulement faire de la catéchèse. Il faut que les jeunes connaissent l'expérience de vivre dans un mouvement comme nous. On a eu cette chance d'adhérer à des mouvements, comme les croisés ou la JEC, la Jeunesse étudiante chrétienne. On était fiers de faire partie de ces groupes, d'en porter le gilet ou la casquette et de s'identifier aux valeurs qu'ils proposaient. C'est un rêve que je caresse: que nos efforts au niveau de la formation chrétienne débouchent sur un véritable mouvement. Les catéchètes seront reconnus, tisseront des liens entre eux et développeront la fierté de faire partie de ce groupe.

Un autre signe d'espérance, c'est que les baptisés découvrent actuellement toute la richesse qu'ils ont reçue. C'est énorme cette redécouverte de tout ce qu'on peut être et réaliser en Église. Chez nous, par exemple, on a tenu une formation sur le leadership partagé. Une cinquantaine de personnes y a participé. Il n'y a pas si longtemps, dans nos propres diocèses, les formations étaient réservées aux prêtres et aux agents et agentes de pastorale. Elles sont maintenant ouvertes aux animateurs et animatrices dans les équipes locales et paroissiales, à ceux qui président les ADACE (assemblées dominicales en attente de célébration eucharistique) ou les funérailles. Les gens développent leurs compétences, ils sont heureux de ces formations et ils en redemandent. Il faut continuer dans cette voie.

La Parole de Dieu est aussi une source d'espérance. On vient de loin. Certains lecteurs et lectrices de Missions Étrangères s'en souviendront, on disait que la messe était bonne à partir de l'offertoire. La première partie de la messe n'était pas si importante. Je me souviens que les hommes allaient fumer à l'extérieur et une personne allait les prévenir lorsque le sermon était terminé. Cela n'a pas aidé à faire connaître la Bible et la richesse des textes bibliques. Je constate qu'il y a aujourd'hui une redécouverte de la Parole de Dieu et de la réflexion sur ces textes. Il faut se recentrer sur Jésus Christ. Le reconnaître comme l'envoyé de Dieu, comme le Fils du Père. La morale, la liturgie, c'est bien. Mais le plus important, c'est cette question de Jésus : «Pierre, m'aimes-tu?»

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES S'INTÉRESSE AUX TÉMOINS DE L'ESPÉRANCE. LES MISSIONNAIRES EN SONT-ILS?

Avant qu'il ne soit nommé évêque de Choluteca, le Supérieur général Guy Charbonneau p.m.é. m'avait invité à cette assemblée et m'avait lancé cette question. Qu'est-ce que les évêques attendent des missionnaires? Et il avait ajouté qu'il voulait que je réponde à cette question dans une homélie ... de vingt minutes! Je veux d'abord rendre hommage au travail des missionnaires. Qu'un pape vienne d'Amérique du Sud, ce n'est pas un hasard. C'est qu'il y a eu là-bas des générations de missionnaires qui y ont œuvré. Aujourd'hui, l'Amérique du Sud est l'endroit où il y a le plus de catholiques dans le monde.

Il faut aussi reconnaître et faire connaître les expériences fécondes que les missionnaires ont animées. J'ai pu discuter avec des missionnaires du Honduras afin de savoir comment ils préparent les célébrations de la Parole. Ce sont les laïques qui les prennent en charge tandis que les missionnaires vont de village en village. Il y a là des éléments qui peuvent être reproduits dans notre réalité. J'ai demandé à des missionnaires où se tiennent leurs rencontres dominicales. Ils répondent que c'est à l'église mais aussi à l'école ou même ... sous un arbre. J'en conviens, avec nos longs hivers, cette dernière solution ne serait pas praticable ici. Selon moi, c'est la communauté chrétienne qui doit être priorisée. On ne ferme pas une paroisse parce qu'il n'y a plus de prêtres disponibles. Et on ne devrait pas fermer une paroisse parce qu'on n'a plus les moyens de payer les dépenses. L'Église existe quand il y a une communauté. Chez nous, on a commencé à avoir des paroisses qui n'ont plus d'église. Des paroisses célèbrent dans une bibliothèque, dans l'ancien presbytère, dans la sacristie ou dans une salle paroissiale. C'est un changement de paradigme. Les missionnaires connaissent cette réalité.

Enfin, ils ont toujours apporté une aide au niveau de la santé et de la justice sociale. Quand je suis allé en Argentine, ce qui m'a fasciné dans un village, c'est que les Sœurs de la Charité de Québec ont remis sur pied l'hôpital abandonné. Devant cela, les gens sont revenus s'établir, ils ont restauré l'église, puis le cimetière. Le village est aujourd'hui plein de vie car on a tenu à s'oc-

cuper des malades. Pour moi, c'est le véritable témoignage d'espérance que donnent les missionnaires.

MERCI MGR FOURNIER.

SIGNES D'ESPÉRANCE en rafale

IDENTIFIEZ UN SIGNE D'ESPÉRANCE ... DANS VOTRE ARCHIDIOCÈSE ?

La formation de ces équipes d'animation au plan local. Toutes ces personnes qui président les funérailles ou animent dès ADACE. Cela témoigne d'une véritable prise en charge dans nos milieux. Cela se fait lentement, mais c'est un projet rempli d'espérance.

...DANS LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE ?

Cet éveil face aux indignés, à leurs revendications. Il faut être très attentifs à ces mouvements, écouter leurs propositions.

...DANS L'ÉGLISE CANADIENNE ?

Le texte des évêques qui ouvre la question du respect de l'environnement à l'écologie humaine. C'est un texte qu'on doit relire et sur lequel on doit réfléchir.

...DANS L'ÉGLISE UNIVERSELLE ?

Assurément, le pape François. Quand j'ai entendu l'annonce de son élection, j'ai eu l'impression de rajeunir de dix ans. Je ne pensais pas voir un tel événement de mon vivant. Le Seigneur a ses voies bien à lui. Un grand geste de rupture que le pape a fait a été de laver les pieds de prisonniers. Il a brisé des tabous. Il aura besoin de nous!

... DANS LE MONDE?

On vit actuellement des situations difficiles au plan international. Ces jours-ci, on s'inquiète beaucoup de la Corée du Nord, de la Syrie. Moi, je conserve ma confiance dans l'Organisation des Nations-Unies. Je suis heureux que le pape François, rapidement après son élection, ait reçu la visite de Ban Ki-moon, le secrétaire général de l'ONU.



LE SEIGNEUR

Joan Chittister

Extrait du livre *Ce que je crois* (chap. 10)

La vie, écrit KIERKEGAARD, ne peut être comprise qu'à «reculons; mais elle doit être vécue en avançant» (voir note 1) La perception est un phénomène puissant. Elle peut aussi induire en erreur. Lorsque nous comprenons quelque chose, bien souvent nous ne le voyons ni comme il est réellement ni comme nous l'avons d'abord perçu. La compréhension change notre perspective, nous reverrons rarement son objet du même œil. Nous y réintroduisons des éléments qui ne sont devenus clairs pour nous qu'avec le temps et que nous n'avions pas pu distinguer au départ. Nous nous attachons à lui d'une façon qui aurait été absurde au commencement. Lorsque naissent un amour ou une amitié, par exemple, nous voyons l'autre bien autrement que la veille. Subitement, nous voyons d'un seul coup d'œil tout ce qu'il y a à voir de la personne. Nous oublions l'image que nous en avons au début de notre relation. Nous pouvons même oublier ce qui nous a d'abord attiré. Les petites choses qui nous ont charmées passent au second plan, s'estompent et se fondent dans le tableau d'ensemble. Les aptitudes naturelles deviennent tout à coup de grands talents, l'intelligence devient brillante, ce que nous avons qualifié d'assurance prend couleur de magnétisme. Ce qui s'est présenté à nous au premier aspect, nous le développons et l'embellissons, nous l'expliquons et l'analysons, et souvent nous l'amplifions. Nous faisons cela à propos de tout, pas seulement des personnes. Nous sommes vraiment doués pour rendre compliqué ce qui est simple.

Quand nous étudions une discipline, nous acquérons plus de respect pour ses subtilités. Nous savons mieux apprécier sa complexité. Nous prenons conscience des degrés dans la compétence. Qu'une nouvelle signification se dévoile à nous, et nous l'enregistrons, les yeux brillants, en oubliant qu'il fut un temps où nous ne voyions pas ce que nous ne pouvions pas voir. La familiarité n'engendre pas le mépris. Elle provoque au contraire le genre de concentration qui fixe l'attention sur une dimension de l'objet à l'exclusion de toutes ses

autres facettes. Dire «je crois en Jésus Christ. .. notre Seigneur» fait la même chose. C'est concentrer l'attention sur un aspect pénétrant, révélateur, déterminant du Christ, au risque d'obscurcir quel-que peu la façon dont cette seigneurie opérait réellement en Jésus. Ce qui n'est pas sans conséquences pour nous. Les images de Jésus que nous chérissons deviennent les images sur lesquelles nous édifions l'Église, nos institutions, les valeurs de notre vie. L'image du «Seigneur» a certainement été de celles-là. Ce n'est qu'après la Résurrection que l'Église primitive a appelé Jésus «Seigneur», c'est-à-dire le «divin», celui qui est égal à Dieu, plutôt que seigneur au sens de maître (voir note 2) Auparavant, quand Jésus parcourait la terre, quand il parlait aux gens, quand il se rendait à la synagogue, quand il allait participer à une fête, quand il prêchait sur le flanc d'une colline, quand il était pendu à la croix, il avait été maître, rabbi, prophète, fils de David, roi des Juifs - autant de titres que connaissaient bien les Juifs. «Seigneur», l'interprétation communautaire de la figure de Jésus apparue avec la Résurrection a pu finir, avec le temps, par masquer autant qu'elle révélait. Jésus, le «Seigneur», ce Jésus qui incarnait le pouvoir sacré, ce Jésus dont le triomphe sur la mort révélait son statut divin, était le Seigneur divin, Roi de la mer et du continent, de la terre et des cieux, de la matière et de l'esprit, de tout «ce qui est et ce qui sera». Devant lui, écrit Paul, «tout genou fléchit et toute tête s'incline». La transition était forte. On oubliait, ou on ne se rappelait qu'à peine le Jésus qui avait passé de longues journées à arpenter les chemins poussiéreux de la Galilée. Disparu, le souvenir d'un Jésus courbé, ligoté, en sang au prétoire de Pilate. On perdait de vue le Jésus que sa famille traitait de fou, la synagogue d'imposteur et l'État d'agitateur. La «compréhension» s'était installée et, avec elle, l'amnésie pour la sorte de seigneur que le Seigneur 1'-avait réellement été.

Le problème ne s'est jamais imposé à moi avec autant de clarté que le jour où je me suis trouvée pour la première fois dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Tout le monde autour de moi, des touristes des quatre coins du monde, levait les yeux pour admirer les immenses fresques et les statues plus grandes que nature de papes dont personne n'avait jamais entendu parler. De mon côté, je revenais constamment à quelque chose au ras du sol. À intervalles plus ou moins réguliers, semblait

-il, des mots avaient été incrustés dans le marbre. Je contournais les groupes de visiteurs pour déchiffrer les inscriptions entre leurs jambes. Pendant un moment, les textes ne voulurent rien dire. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi les noms de toutes les autres grandes basiliques du monde se retrouvaient sur le par-quet de celle-ci. Puis, petit à petit, le message s'est précisé à mes yeux. Le nom de chaque cathédrale, inscrit sur le sol, était suivi d'un chiffre: la longueur de sa nef. Tout devenait clair: si vous transportiez la basilique Saint-Jean-de-Latran et que vous la déposiez ici, elle n'occuperait que telle portion de cet édifice. Si vous transportiez ici la basilique Sainte-Sophie, elle arriverait ici. Si vous transportiez ... La lumière s'est faite: j'avais sous les yeux un cas flagrant de m'as-tu-vu ecclésiastique. C'était, porté à son comble, le réflexe «Jésus, notre Seigneur». La pompe médiévale faisait un pied de nez au château de Versailles. Voilà ce qui arrive quand on oublie ce qui a fait la seigneurie du Seigneur, et de quelle manière le Seigneur était seigneur.

Et qui n'a jamais été témoin de la chose? Une décision arbitraire, imposée de manière arbitraire au nom de Jésus, a trop souvent fait appel à «l'obéissance» quand la question de savoir à qui, pourquoi et dans quel but obéir était loin d'être évidente ou alors beaucoup trop évidente. Quelqu'un qui n'a aucun droit de contraindre autrui invoque «l'obéissance» pour exiger ce qui en soi ne saurait être exigé. Des bureaucrates ecclésiastiques débordent leur champ de compétence et déclarent que leurs objecteurs manquent de foi. Ou bien, ce qui arrive encore plus souvent, quelqu'un qui a le droit d'ordonner au nom de l'obéissance le fait de manière impérieuse, quitte à bafouer la dignité des personnes à qui l'obéissance est imposée. Et tout cela se fait au nom du Seigneur, en vue du salut, pour le bien, l'honneur et la vérité. On défigure l'autorité et on la qualifie de «divine».

Mais sous le pouvoir divin qui se transforme et se fige en pouvoir humain, persiste un autre Seigneur; sa figure permet de juger l'autoritarisme drapé dans le manteau de l'autorité et de reconnaître le despotisme quand il se manifeste: quand vous et moi évaluons le personnel sans respecter les différences, quand le curé de paroisse congédie la liturgiste pour avoir utilisé dans les hymnes un langage inclusif, quand l'évêque

refuse la communion aux fidèles membres de groupes ciblés, quand le Vatican élimine des théologiens qui demandent à dialoguer sur des questions difficiles, quand le pape dicte au monde solennellement, sous peine d'excommunication, quoi penser et ne pas penser. Parler de Jésus Seigneur, c'est tenir à bout de bras deux concepts incompatibles: le pouvoir impérial et un Jésus - souffrant dont la crucifixion se passe sans qu'interviennent les chœurs des anges et dont la Résurrection s'accomplit dans le silence. Ces deux concepts, le credo nous oblige à les rapprocher et à les réexaminer sans cesse à nouveau.

Dans un monde informatisé, où le pouvoir et l'autorité sont de jour en jour plus invisibles, déterminants et universels, les concepts peuvent jouer un rôle crucial. La vie privée est révolue. Le dialogue a disparu de la plupart des sociétés démocratiques. On parle beaucoup mais le vrai dialogue, la communication d'égal à égal à la recherche d'une solution commune à un problème commun, n'existe plus dans un système où une centralisation sans cesse croissante masque partout l'autoritarisme. Le pouvoir est concentré au sommet, et on ne peut trouver le sommet ou, si on le trouve, on ne peut l'approcher ou, si on peut l'approcher, on ne peut le contacter. Nous vivons dans un monde de répondants électroniques, de suites d'hôtel en ter-rasse, de votes par procuration et de comités démantelés.

Dans un monde globalisé, l'autorité devient chaque jour plus impitoyable. Dans un monde nucléarisé, l'autorité devient chaque jour plus dangereuse. Faute d'une spiritualité de l'auto-rité, le monde moderne risque de se retrouver à la merci d'un pouvoir fou, l'Église autant que l'État. L'autorité a le bras long et le bras de l'autorité, plus fort que jamais auparavant dans l'histoire, rejoint les moindres recoins de la société contemporaine. Le «Big Brother» de George Orwell se porte très bien, merci au XXI^e siècle et il prospère de jour en jour. Les ordres sont communiqués instantanément. La supervision est immédiate. Les caméras et les rapports informatisés sont à l'ordre du jour. Et tout cela est parfaitement merveilleux à condition que la théorie de l'autorité sur laquelle on s'appuie soit saine et équilibrée.

À l'origine, «autorité» voulait dire «faire grandir», et le mot évoquait la promotion et l'enrichissement. Aujourd'hui

d'hui, il signi-fie «contrôler et gouverner». Voilà qui donne à réfléchir. Et qui est éclairant. Jésus n'a gouverné personne. Jésus a enrichi tout le monde. Et les gens disaient: «Il parlait avec "autorité"».

L'autorité personnelle de Jésus dépassait de loin l'autorité officielle des systèmes autour de lui. Il ne portait pas de phylac-tères. Il montait des ânes. Il n'occupait pas de position. Et il écoutait tout le monde. Il écoutait les mendiants aveugles et les soldats étrangers et les petits enfants et les Phariséens hostiles et les femmes hémorragiques. Il n'avait d'autres règles que l'amour. Il passait pardonnant les péchés, guérissant les maladies et affrontant les légalismes institutionnels pour que les gens puissent être libres. Lorsque la miséricorde et la paix, la com-passion et la justice habitent chez un peuple, enseignait-il, le royaume de Dieu fait irruption dans sa vie. Et les gens le sui-vaient en foule d'un bout à l'autre du pays. Il était le Seigneur sans seigneurie. Pas de chaînes, pas de mitres, pas de trônes, pas de conseillers en relations publiques. Il n'en imposait à personne. Il mourut sur la croix: et mit à genoux un empire.

Celui que le credo appelle Seigneur est l'image d'un Dieu puissant qui n'impose rien, même pas le bien. Ce Dieu vit pour être répandu dans la création mais n'a pas recours à la force pour se faire accepter. Le soleil de ce Dieu, observe le Psalmiste, «brille sur les justes comme sur les injustes». Il n'exclut personne, baigne le monde entier, croyants et incroyants, des fruits de la terre, de la joie de la vie, de la bonté de la création. Ce Seigneur est la présence de Dieu au milieu de son peuple, non pas la présence de la force ou de la pompe ou du prestige au milieu des sans-pouvoir.

Mais la mémoire de ce genre d'autorité est obscurcie par les attributs du pouvoir, l'oppression des puissants, la préséance donnée au contrôle institutionnel sur les besoins des femmes d'aujourd'hui qui demandent à être guéries de leur prostration et sur ceux des affamés qui cherchent de la nourriture le jour du sabbat. Je ne suis plus guère impressionnée par une Église qui fonde son autorité sur des références à peine voilées à «la cloche, au livre et au cierge», c'est-à-dire au procès d'excom-munication qui déclare morts en esprit, morts dans leur âme, morts pour l'Église ceux et celles qui

mettent en question les idées reçues, tout comme je n'éprouve plus guère de loyauté à l'endroit de gouvernements qui imposent leur volonté à coups de missiles de croisière.

Mon credo ne rend hommage qu'au Seigneur qui a regardé avec patience le jeune homme riche dont l'engagement n'était que partiel, qui a refusé de punir les prostituées, qui ne rompait pas le roseau flétri, et qui conseillait à Pierre de «pardonner soixante-dix-sept fois sept fois». Il est le modèle dont je m'inspire pour user d'autorité, même si j'échoue souvent à l'imiter. Il est l'autorité, la seigneurie que je recherche, même si elle m'échappe souvent. Tom Gumbleton, évêque auxiliaire de Detroit, parti en Haïti; Samuel Ruiz Garda, évêque de Chiapas, au Mexique, assis au milieu des Indiens sous un abri dans un camp zapatiste ; Daniel Berrigan, prêtre jésuite, détenu dans une prison du Massachusetts pour désobéissance civile; Dorothy Day, laïque et prophétesse, dénonçant la guerre; Mother Jones, immigrante et ouvrière irlandaise, incitant les travailleuses à protester; Jean-Paul II, pardonnant à son assassin; les femmes du mouvement «Womanchurch», créant pour les femmes des havres d'inclusivité liturgique - voilà autant de formes d'autorité que je comprends, auxquelles je crois et que je veux faire miennes. Mais le système, si sincère soit-il, qui entreprend de rivaliser avec les basiliques antérieures, de réduire les femmes au silence, de supprimer la pensée, de contraindre l'adhésion à des choses qui méritent d'être contestées, non.

Quand je dis «je crois en Jésus Christ... notre Seigneur», je ne veux surtout pas laisser entendre que je pourrais croire en moins que cela, en quelque chose qui se déguise en seigneur pour essayer de dominer autrui. Le credo nous rappelle le Jésus que nous avons connu avant la Résurrection pour qu'en mar-chant à sa suite nous usions de l'autorité humaine pour imiter sa façon de répandre l'amour, au lieu d'essayer de nous arroger sa gloire avant notre heure.

1. *The Diary of Soren Kierkegaard*, Se partie, 4^e section, n° 136 (édition dirigée par Pete Rohde), 1960; tiré de l'année 1843.

2. Karl RAHNER, *Sacramentum Mundi: An Encyclopedia of Theology*, vol. 1, New York, Herder and Herder, 1969, p. 169-170. MARTHALER, *op. cit.*, p. 67-69.



PACEM IN TERRIS : UNE DYNAMIQUE DE L'ESPOIR

par Claire Doran,

éducatrice et militante en justice et solidarité

Exposé présenté à la Table ronde organisée à la Librairie Paulines, Montréal, le 6 juin 2013, sur le livre : *PACEM IN TERRIS – PAIX SUR LA TERRE. Relecture engagée dans le Québec d'aujourd'hui*. Novalis 2013

INTRODUCTION

On m'a demandé de lire cet ouvrage du point de vue de **l'engagement citoyen au Québec, au plan de la justice sociale et de la solidarité internationale, et de voir comment ce livre peut éclairer et interpeller cet engagement.**

En prenant connaissance de l'encyclique *Pacem in Terris*, grâce à l'invitation de l'organisme Pax Christi, j'ai été d'entrée de jeu frappée par le choix de Jean XXIII de discerner des signes des temps. Comme on le sait, c'est une approche qui va marquer Vatican II et toute la partie de notre Église qui s'en réclame. Cela m'a frappée parce qu'au moment où l'encyclique est écrite, le monde est plongé dans une crise grave et confronté à un danger imminent. Préoccupé par la paix, le Pape regarde alors le monde, et non pas l'Église, et il y cherche des signes prometteurs de paix et de justice, des éléments annonciateurs d'un avenir meilleur pour l'humanité et plus conforme au plan divin. Cela me frappe parce que, malgré la gravité de la situation, c'est un regard d'espérance que jette le Pape, un regard proprement chrétien, bien qu'il convie l'ensemble de l'humanité. Ce que Jean XXIII discerne alors, c'est la montée d'une recherche et d'un début d'égalité et de dignité dans des secteurs importants de la société mondiale : les femmes (la moitié de l'humanité!), les travailleurs et travailleuses, et les peuples dominés. La partie n'est pas gagnée mais il y a une vision d'espoir qui éclaire la voie à prendre pour une future société de droits, mieux ordonnée à la paix.

Les écrits papaux et épiscopaux récents ne nous offrent pas beaucoup ce genre de lecture de la situation actuelle à la recherche de signes d'espérance pour notre temps. L'Église institutionnelle n'est plus un phare pour les chrétiens engagés ni pour le monde. Gregory Baum, qui dirige l'ouvrage, fait allusion à certains effets démobilisateurs (ce sont mes mots) des messages de Benoit XVI et à la frilosité des évêques canadiens (voir note i). Il observe qu'en ce moment ce sont les groupes chrétiens engagés, avec leurs collègues d'organisations engagées non-chrétiennes, qui discernent les signes des temps pour ici et aujourd'hui.

C'est avec cette approche des signes des temps de Jean XXIII que j'ai lu le cahier dont Pax Christi a pris l'initiative. Je voudrais dire que c'est un ouvrage qui m'a parlé au cœur, à un moment où il me semble que l'engagement citoyen et l'éducation à la solidarité sont difficiles, voire même menacés, et qu'ils nous appellent à un sursaut de discernement, de courage et de vision. Je vais partager avec vous quelques éléments parmi les menaces, et les signes annonciateurs d'espérance, qui m'ont particulièrement rejointe dans le livre, là où j'en suis dans ma propre réflexion. Compte tenu du temps qui m'est alloué, j'ai choisi trois situations menaçantes de notre contexte et trois germes d'espoir.

TROIS MENACES

1. Recul des droits et érosion de la démocratie

Plusieurs articles de ce livre mentionnent des coupures insensées, des retours en arrière, quand ce ne sont pas carrément des abus. Michèle Asselin écrit: «*le financement gouvernemental des actions de défense des droits des femmes accuse un recul inquiétant*» (voir note ii). Janet Dench constate que «*le Canada a pris une direction nouvelle et très radicale en ce qui a trait à l'adoption de lois et politiques qui compromettent les droits des réfugiés*» (voir note iii). Et elle ajoute qu'aujourd'hui «*la situation de ces derniers est plus triste que dans les décennies antérieures*».

Quant à Gregory Baum, se référant à la déclaration de la coalition *Pas de démocratie sans voix*, qui a été signée par 130 organisations du Québec, il rappelle l'accusation faite au gouvernement Harper de miner certains droits fondamentaux inscrits dans la démocratie

canadienne, et de poser de nombreux gestes «*qui s'opposent à la liberté d'expression, qui diminuent l'accès à l'information et ignorent les décisions des tribunaux*». La coalition mentionne également des coupes nombreuses à diverses organisations de la société civile, des refus fréquents de consulter la Chambre des Communes et même, à deux reprises, la prorogation du Parlement pour faire taire les critiques de députés élus (voir note iv). On pourrait ajouter à cela les attaques contre les droits des syndicats, contre les chômeurs, ainsi que les fameuses lois mammoth ou lois omnibus (C-38 et C-45) qui viennent limiter de façon importante certains droits des Autochtones et certaines mesures de protection de l'environnement.

Depuis que le gouvernement Harper est au pouvoir, on voit disparaître les uns après les autres les mécanismes qui, dans la tradition canadienne, permettent à la démocratie d'exister. On assiste à un réel saccage de ce que le Canada avait de meilleur dans sa tradition parlementaire, dans ses institutions et dans la place donnée à la société civile. Ceci représente un défi immense et nouveau pour l'engagement citoyen. Non seulement il n'y a pas de progrès, mais il s'agit ici d'un recul stupéfiant. Cette attaque sans précédent au fonctionnement démocratique du Canada tire littéralement le tapis sous les pieds de la société civile.

Je crois que nous n'avons pas vraiment pris acte de ce contexte parce qu'il ne menace pas encore, de manière visible, notre présent. C'est notre avenir, et celui de la justice et de la solidarité qui sont en jeu. Le philosophe politique Christian Nadeau, dont Gregory Baum mentionne le livre *Contre Harper* (voir note v), nous exhorte à prendre soin des institutions et des mécanismes qui permettent la démocratie, sous peine de la voir disparaître au Canada, avec des conséquences dramatiques aussi pour les peuples du Sud, à cause de nos liens avec eux (voir note vi). Parlant de cette érosion de la démocratie, dans une soirée du Centre Justice et Foi, il utilisait l'expression «*l'effacement de la gauche dans notre société*» (voir note vii). Je pense que nous sommes nombreux aussi à constater que la mouvance des chrétiens engagés et de Vatican II est également en train d'être effacée dans l'Église, avec des conséquences inquiétantes pour la mission de l'Église dans le monde.

Or il y a peu de voix communes s'opposant à cette situation globale qui arrivent à se faire entendre. Il y a des organisations qui luttent dans des domaines particuliers, bien sûr. Collectivement, cependant, nous sommes dépassés par l'ampleur, la cadence et le côté secret de cette érosion de la démocratie et des droits.

2. Le discours dominant de la société est mensonger

Je suis reconnaissante à Jean-Claude Ravet d'avoir identifié cette dimension de notre réalité, que nous ressentons confusément à cause de ses multiples effets, mais sans toujours la reconnaître et la comprendre. Dans son commentaire sur le paragraphe 35 de *Pacem in Terris*, qui fait de la vérité un des quatre piliers de la paix – aux côtés de la justice, de la charité et de la liberté – Jean-Claude Ravet clarifie d'entrée de jeu que la vérité dont parle l'encyclique «*ne réside pas dans un savoir, mais plutôt dans une relation*» (voir note viii). Il explique que nos rapports sociaux, nos relations humaines, notre manière de vivre et de traiter la vie humaine et l'environnement sont marqués par ce qu'il appelle un mensonge terrible et sournois. Ce mensonge, explique-t-il, c'est la confusion entre le progrès technique et l'épanouissement de l'humanité. Ce mensonge fait croire que l'essor technologique et la richesse colossale accumulée entre les mains d'une minorité mondiale sont le gage du développement de l'ensemble de l'humanité. Ce mensonge, il prétend que la paix règne quand nous ne sommes pas en guerre, alors que le saccage de l'environnement, l'écart abyssal entre les riches et les pauvres et l'asservissement de l'humain aux impératifs de la finance vont bon train autour de nous à l'échelle de la planète.

L'effet de ce mensonge est que des relations d'inégalité, de pouvoir et de domination apparaissent comme naturelles, comme allant de soi. À cause de cela, il devient difficile, parfois impossible, d'aborder avec nos concitoyens des enjeux de justice car ce que nous dénonçons est perçu comme normal.

3. Du côté international, la solidarité est menacée

Cet autre aspect de notre engagement solidaire, celui qui consiste en l'appui aux populations pauvres du Sud et à leurs organisations qui luttent pour la justice, est lui

aussi menacé dans les formes que nous connaissons. L'article de Suzanne Loiselle porte le titre «De nouvelles solidarités à inventer» (voir note ix). Ce n'est pas simplement un beau titre. Loin de là. Nous sommes à un point tournant. Le secteur de l'aide internationale opérée par des organisations non-gouvernementales (ONG) au nom de la société canadienne (c'est-à-dire en notre nom), avec un appui financier du gouvernement (nos taxes) est déjà très altéré et en état de crise. Une étude récente de l'AQOCI indique le sérieux de la situation au Québec (voir note x).

D'une part l'aide publique au développement a subi des coupures majeures. Plusieurs ONGs ont déjà disparu, nombre d'autres sont menacées à court terme et la plupart ne pourront pas continuer sur les bases sur lesquelles elles reposaient, c'est-à-dire le partenariat avec des groupes de la société civile dans les pays du Sud, dans des relations d'égalité, de respect, de partage et même de plaidoyer commun. En plus des coupures actuelles et de celles qui sont pressenties, le gouvernement conservateur effectue un virage idéologique fondamental qui détourne l'aide internationale canadienne de ses objectifs de lutte à la pauvreté, pourtant inscrits dans la loi de l'Agence canadienne de développement international (ACDI). En fait, les actions envers les pays pauvres sont de plus en plus prédéterminées par le gouvernement, sans consultation avec les organismes de leur société civile. Et l'ACDI est maintenant, à toute fin pratique, avalée par le ministère des Affaires étrangères.

Devant cette situation, c'est le désarroi général. Il y a un mois, *Le Devoir* titrait : «*L'aide internationale en pleine tourmente*» (voir note xi). Certaines organisations essaient de sauver la mise en évitant à tout prix de déplaire au gouvernement fédéral (c'est ce qu'a fait Développement et Paix, sur le conseil et les directives des évêques canadiens (voir note xii)), ou en acceptant des collaborations contre nature avec certaines grandes compagnies minières qui sèment la dévastation dans des pays du Sud. Quant aux organisations qui veulent continuer le vrai travail de solidarité, elles ne peuvent que constater, comme le mentionne Suzanne Loiselle, que l'approche conservatrice du gouvernement actuel rend très difficile toute réflexion sérieuse

sur l'avenir de l'aide internationale.

ESPOIRS EN VUE?

Les trois menaces à l'engagement que j'ai soulevées, l'érosion de la démocratie et des droits, le mensonge sociétal et la crise de la solidarité internationale, montrent comment l'horizon de l'engagement et de la solidarité est sérieusement menacé. La solidarité, la justice et la paix sont en danger. Dans un tel contexte, nous avons un devoir de résistance par rapport à la destruction des acquis de notre société et au mensonge global. Mais l'esprit de Jean XXIII et de *Pacem in Terris* nous appelle aussi à regarder au-delà de notre contexte connu, à chercher ce qui est peut-être en train de lever ailleurs et qui pourrait éclairer nos engagements à venir. Le livre ne nous donne pas UNE VOIE toute tracée d'avance. Mais il propose des éléments qui nous tirent vers l'avenir : des mouvements qui émergent, des interpellations, des visions différentes.

1. L'émergence de convergences nouvelles pour défendre les droits et la démocratie

À quelques reprises, le livre fait référence à deux regroupements canadiens, dont l'existence est relativement récente, et qui à des degrés divers pointent vers l'avenir : le mouvement *Idle No More*, et la coalition québécoise *Pas de démocratie sans voix* et son pendant canadien anglais, la coalition *Voices*. À Rimouski, il y a deux semaines, dans le cadre des Journées sociales 2013 (JSQ) sur *Les réveils populaires comme signe des temps*, on a reconnu dans le mouvement *Idle No More* (comme dans ceux du printemps érable, des Indignés, et d'autres) une valeur d'avenir dans la mobilisation elle-même et dans ce qu'elle a fait germer comme imaginaire collectif (voir note xiii). Mais pour la suite des choses, comme le propose un des conférenciers aux JSQ, il faudra que les multiples éléments d'alternatives qui ont jailli se rencontrent dans des consensus larges et qu'on travaille à la construction d'un mouvement de masse pour défier les détenteurs du pouvoir lorsque la loi se met au service de l'injustice ou du saccage de la planète (voir note xiv). C'est ce que tentent de faire *Idle No More* et *Pas de démocratie sans voix*.

Pas de Démocratie Sans Voix est une coalition d'organisations québécoises mobilisées autour de la défense de la démocratie et des droits au Canada. Cette coalition s'est mise sur pied à cause des préoccupations croissantes d'un grand nombre d'organisations de la société civile face au recul des droits et aux atteintes à la démocratie. Le fait que des organisations issues de toutes sortes de secteurs de la société aient pris conscience du caractère global de ce qui se passe et qu'elles aient pris l'initiative de se regrouper en table multi-sectorielle pour mieux affronter les difficultés constitue un pas significatif auquel il faut porter attention et qu'il faut soutenir.

Quant au mouvement *Idle No More*, je considère comme Jean-François Roussel que c'est quelque chose de très important qui émerge, malgré les obstacles gigantesques qui se dressent sur la route. La militance autochtone n'est pas une chose nouvelle, mais cette fois c'est la base, et notamment les femmes et les jeunes, à travers tout le Canada, qui se mobilise. C'est un peuple écrasé qui se lève. (Et je pense qu'en tant que Québécois, cela nous rejoint). Ils n'ont pas beaucoup de moyens, mais ils marchent, et ils réussissent à attirer l'attention des médias et de la population de manière pacifique. Ces marches, et le nom même du mouvement, qu'on traduit en français par «Finie la passivité» ou «Finie l'apathie», sont bien symboliques de l'état de léthargie et de paralysie dans lequel les Autochtones ont été plongés par la société canadienne et dont ils émergent.

Ce mouvement est né en Saskatchewan en réaction aux projets de loi mammoth du gouvernement Harper qui modifient sans aucun débat des mesures touchant de près les Autochtones et les modalités de leurs consultations futures. Or ces modifications affectent aussi des protections environnementales importantes. Comme le fait remarquer avec justesse Jean-François Roussel, *Idle No More* met en évidence «*les liens entre les préoccupations autochtones et les enjeux de l'ensemble de la société au Canada, notamment en matière de protection de l'environnement et de gouvernance démocratique*» (voir note xv). Il s'agit là d'une convergence qui arrive à point nommé. Et la population se reconnaît dans cette convergence. Déjà une

solidarité pancanadienne a commencé à se construire, ralliant des écologistes, des Autochtones et des citoyens et citoyennes qui veulent lutter contre l'injustice. Je pense qu'il faut appuyer ce mouvement. Une telle configuration nouvelle d'intérêts et de secteurs de la population, auparavant isolés, amène une synergie renouvelée avec un potentiel de créativité qui permet des espoirs.

2. Une interpellation à redonner de la place à la vérité

Face au mensonge sociétal qui, en présentant comme normaux des rapports faux et inhumains, sape à la base le travail pour la justice et l'éducation à la solidarité, que faire? C'est un enjeu particulièrement difficile, parce que l'ennemi est en quelque sorte partout et invisible. Comment nous extirper du mensonge puisque nous sommes partie prenante de la société et que nous sommes envahis par le bruit des grands médias qui, comme le relèvent à la fois Jean-Claude Ravet (voir note xvi) et Gregory Baum (voir note xvii), nous cachent souvent la vérité, nous distraient de la réalité et créent un monde d'où est absente la pensée critique? Comment retrouver la vérité et la capacité d'entendre, et de faire entendre, le cri des pauvres et celui de la terre?

Gregory Baum rappelle que l'enseignement social de l'Église fournit, pour bien des Catholiques, une perspective et des concepts critiques qui aident à garder une distance face au mensonge. Le livre sur *Pacem in Terris* et cette soirée-même, à partir de l'encyclique de Jean XXIII, en sont des exemples. De son côté, Jean-Claude Ravet nous interpelle à nous ouvrir à la vérité en entrant en résistance, en rompant avec la servitude volontaire aux idées reçues, et en prenant le parti des exclus pour voir la réalité avec leurs yeux (voir note xviii), comme plaide aussi Gérard Laverdure dans son article (voir note xix).

L'écrivain George Orwell disait que «*dans un temps où le mensonge est devenu universel, dire la vérité constitue un acte révolutionnaire*» (voir note xx). Et c'est à cela que nous sommes conviés. Pour le faire, aujourd'hui plus que jamais, cela demande des efforts pour aller aux sources d'informations critiques. Les organisations citoyennes de chez nous et d'ailleurs, luttant pour la

justice et l'égalité, défendant les droits humains, sont autant de sources d'une partie de la vérité. Par exemple, les organisations auxquelles appartiennent les auteurs du livre, et d'autres qui sont mentionnées dans leur texte, ont toutes des publications accessibles, et/ou des sites web. C'est un premier pas exigeant, mais relativement à la portée de tous, pour rencontrer une autre réalité que celle du mensonge. Se brancher aux bonnes sources devient un geste citoyen particulièrement important aujourd'hui.

Mais il faut aussi briser le mur du mensonge et rendre plus visible, plus largement accessible, toute la réalité cachée par le discours dominant. Il est intéressant de noter que nous ne sommes pas seuls et que des groupes comme l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) (voir note xxi), un regroupement indépendant de chercheurs, se donnent pour mission de diffuser un contre-discours par rapport aux perspectives que défendent les élites économiques. On ne peut pas non plus ne pas penser à la Commission de Vérité et Réconciliation (voir note xxii) qui fait finalement entendre la voix d'une partie de notre population qui a été particulièrement victime, non seulement d'exactions mais aussi du mensonge de la société. Cette commission est un pas important vers notre vérité collective.

3. Une vision qui commence à poindre pour une nouvelle solidarité internationale

Au-delà de l'horizon bloqué de la solidarité internationale, on peut voir un signe annonciateur de renouveau dans l'émergence d'une remise en cause de l'aide internationale telle que nous la connaissons, au sein de certains réseaux progressistes, comme le signale Suzanne Loïselle (voir note xxiii). Des voix du Sud et du Nord s'interrogent, et nous interrogent, sur les formes nouvelles de colonialisme sous couvert de l'aide, et sur l'efficacité de nos formes actuelles de solidarité pour arracher le Sud au sous-développement. Nos modèles actuels peuvent en effet laisser place à l'ingérence, ou à du développement selon notre vision, selon les analyses de nos intellectuels (en ignorant ceux du Sud). Dans nos formes actuelles de solidarité, des influences indues peuvent venir des comptes qu'il faut rendre,

non seulement aux bailleurs de fonds gouvernementaux, mais aussi aux donateurs qui ont également leur propre idée de ce que devrait être l'aide.

Il faut se rappeler que, dans les décennies passées, notre vision de la solidarité internationale a été modifiée grâce aux organisations des pays que nous appelions sous-développés, qui nous ont fait comprendre que le sous-développement du Sud n'était pas un retard de leur part, mais que c'était plutôt le Nord qui sous-développait le Sud. Cette nouvelle vision a changé notre approche de la solidarité. Aujourd'hui, il faut peut-être remettre encore en question notre vision Nord-Sud. Il devient de plus en plus clair que de nombreux enjeux de justice se recoupent au Nord et au Sud. Le Nord riche et le Sud non-développé, même si cela reste vrai en grande partie, ça ne résume pas toute la situation. Tout comme la vision d'un occident démocratique versus les dictatures du tiers monde ne représente pas toute la réalité. De plus en plus de gens engagés saisissent que les populations du Nord comme celles du Sud sont dominées par les volontés et l'influence d'un cercle restreint de gens puissants et extraordinairement riches partout dans le monde. Ce regard différent sur la réalité Nord-Sud pourrait nous amener à concevoir une solidarité internationale qui sorte du schéma de donateur – bénéficiaire. Des personnes sensibilisées et mobilisées, au Nord et au Sud, joindraient leurs efforts pour combattre ensemble l'injustice mondiale. Déjà ce genre d'alliance est commencé; on en a un exemple dans la résistance commune à un développement minier qui écrase des populations locales et détruit l'environnement, et à la criminalisation des résistants par les pouvoirs publics au Nord comme au Sud (voir note xxiv). Ce type d'engagement citoyen global pourrait aider à réinventer de nouvelles solidarités et à échapper à la dépendance face à des gouvernements qui ont clairement trahi notre confiance.

CONCLUSION

Nous ne sommes pas en 1963, période de crise et de danger, mais nous sommes en crise à plusieurs égards et l'avenir de l'engagement citoyen, tout comme celui de la justice et de la paix sont en danger. Dans la conclusion, Gregory Baum estime que le livre trace un portrait plutôt sombre de notre situation, 50 ans après

Pacem in Terris, mettant l'accent sur les multiples manifestations des injustices de notre société. C'est vrai. Mais par ailleurs, dans ce livre, on sent aussi la passion et l'engagement à continuer; on décèle l'attention aux signes des temps qui nous projettent vers l'avenir. Cette rencontre avec une quinzaine d'auteurs engagés constitue un encouragement à poursuivre le chemin en solidarité avec d'autres engagements, avec d'autres réflexions. C'est une interpellation à nous serrer les coudes, à travailler en convergence avec les citoyens engagés du Québec, avec ceux du Canada et avec ceux du monde. Il me semble que cette convergence qui émerge de la crise représente un horizon d'espoir.

Pour ma part, je l'ai dit, ce livre m'a parlé au cœur : au cœur de mon inquiétude lancinante face aux multiples situations graves d'injustice, au recul épeurant de la démocratie et au mensonge global qui déshumanise le monde. Je remercie les auteurs et Pax Christi qui m'ont donné l'occasion de réfléchir à des situations, des enjeux, et des pistes d'espoir. C'est ce que je souhaite à tous les lecteurs de l'ouvrage de Pax Christi.

i *Pacem in Terris – Paix sur terre*. Relecture engagée dans le Québec d'aujourd'hui, Novalis, 2013.
Section «L'Évangile, source de l'engagement social», BAUM, Gregory, p. 23.

ii Ibid., section «Place aux femmes», ASSELIN, Michèle, p.32.

iii Ibid., section «L'ouverture aux autres», DENCH, Janet, p.62.

iv Ibid., section «Le pouvoir moral», BAUM, Gregory, p.101.

v NADEAU, Christian, Contre Harper. Bref traité philosophique sur la révolution conservatrice. Montréal, Boréal, 2010, cité par BAUM, Gregory, dans *Pacem in Terris – Paix sur terre*. Relecture engagée dans le Québec d'aujourd'hui, Novalis, 2013, section «Le pouvoir moral», p. 101.

vi Lors d'une conférence de Christian Nadeau au Congrès 2011 de l'Entraide missionnaire, à Montréal.

vii La montée de la droite religieuse, soirée RELATIONS, Centre justice et foi, Montréal, 22 octobre 2012.

viii *Pacem in Terris – Paix sur terre*. Relecture engagée dans le Québec d'aujourd'hui, Novalis, 2013.
Section «Dignité et vérité humaine», RAVET, Jean-Claude, p.115.

ix Ibid., section «De nouvelles solidarités à inventer», LOISELLE, Suzanne, pp.103-106.

x CLICHE, Paul, pour l'AQOCI (Association québécoise des organismes de coopération internationale), Où va la coopération solidaire québécoise? Recherche exploratoire sur la situation des OCI membres de l'AQOCI à l'automne 2012, Montréal, décembre 2012.

xi LÉVESQUE, Claude, «L'aide internationale se trouve en pleine tourmente», in *Le Devoir*, section politique, 3 mai 2013.

xii Il s'agit de la campagne d'éducation de l'automne 2012, sur l'aide canadienne, qui a été annulée au moment prévu pour son lancement.

xiii BERGERON, Yvonne et Guy CÔTÉ, «Des sursauts de conscience qui ne s'estomperont pas», *Lettre au journal Le Devoir*, 3 juin 2013.

xiv CÔTÉ, Guy, Les réveils populaires : signes des temps, conférence présentée aux Journées sociales 2013. Le texte sera disponible sous peu sur le site des JSQ : journeessociales.info

xv *Pacem in Terris – Paix sur terre*. Relecture engagée dans le Québec d'aujourd'hui, Novalis, 2013.
Section «*Pacem in terris* et les Premières Nations du Canada», ROUSSEL, Jean-François, p. 92.

xvi Ibid., Section «Dignité et vérité humaine», RAVET, Jean-Claude, p.116.

xvii Ibid., «Conclusion», BAUM, Gregory, p.123-124.

xviii Ibid., Section «Dignité et vérité humaine», RAVET, Jean-Claude, p.118.

xix Ibid., Section «La justice, condition de la paix», LAVERDURE, Gérard, p. 52 et suivantes.

xx Traduction libre de «in a time of universal deceit, telling the truth is a revolutionary act».

xxi www.iris-recherche.qc.ca

xxii www.trc.ca

xxiii *Pacem in Terris – Paix sur terre*. Relecture engagée dans le Québec d'aujourd'hui, Novalis, 2013. Section «De nouvelles solidarités à inventer», LOISELLE, Suzanne, p.103-106.

xxiv Un exemple : la 4^e édition du Colloque Plan Nord, Plans Sud, en mars 2013, à Montréal : Expansion minière canadienne; criminalisation de la résistance dans les Amériques.



SECTION 3

JÉSUS ALIAS IÉSCHOUA

*Gérard Laverdure, Montréal,
12 juillet 2013*

S
P
I
R
I
T
U
A
L
I
T
É

Jésus! Un nom qui a fait le tour de la terre et de l'Histoire depuis longtemps et sur qui on a écrit des tonnes de livres et tourné plein de films. Qui était-il?

Iéschoua alias Jésus, était un juif, donc de religion juive, fils de Joseph le charpentier (un métier estimé), lui-même charpentier et de Marie (Myriam). Son nom est Iéschoua en Araméen populaire, sa langue maternelle. Il a aussi appris l'hébreux, la langue sacrée de sa religion. D'ailleurs il connaissait bien «sa Bible juive», la Loi et les Prophètes d'où il a tiré son enseignement. Il habitait Nazareth, petit village de la Galilée, région au nord d'Israël; tout le pays de la Palestine était sous occupation militaire romaine. Jérusalem (en Judée) est la capitale et le centre religieux. Il avait des frères (ou cousins) et des soeurs, nommés dans l'Évangile et des grands-parents connus. Il a passé au moins 30 ans de sa vie "caché" dans ce petit coin de pays à vivre comme tout le monde. Ce Jésus a vraiment existé; on en trouve des traces chez des historiens romains et juifs. Tous les historiens en conviennent. Alors pourquoi en parle-t-on encore aujourd'hui?

Un jour il a laissé sa «job» et est descendu voir son cousin Jean qui baptisait dans le Jourdain (petite rivière) près de Jérusalem. Et là il a eu une révélation d'une mission à accomplir pour ramener ses compatriotes au coeur de la religion de leurs pères, soit l'Amour de Dieu et de son prochain. Il rassemble donc des disciples, hommes et femmes, qui le suivent comme leur "maître spirituel" (le rabbi de Nazareth). Il a présenté Dieu

comme un "bon papa" (abba) plein de tendresse et de fidélité et non comme un juge sévère et menaçant. Il a dénoncé la dureté de coeur des humains, leur cupidité et leur manque de compassion. Pendant un an tout au plus, ce "charpentier de la campagne au coeur de feu" s'est fait proche de tous les nombreux rejetés et méprisés de sa société: malades, handicapés, pas instruits, pauvres, étrangers, prostitués, etc. Tous considérés impurs, soit la grande majorité de la population. Il a critiqué durement les savants de la religion et les leaders religieux, scribes, prêtres et pharisiens pour leur hypocrisie et leur manque de compassion. De même avec les riches et les notables (politiciens) qui abusent de leurs pouvoirs et exploitent leurs concitoyens. Comme encore aujourd'hui... Ils sont devenus au service (esclaves) de l'Argent au lieu de servir Dieu et leurs frères. Jésus est même monté au Temple de Jérusalem, le lieu le plus sacré, pour renverser les tables des commerçants et des changeurs d'argent (comme à la bourse de Wall Street) en criant: "Vous avez fait de ma maison de prière une maison de voleurs!" (Luc 19, 45-46). Il était pour la justice, la dignité, la liberté et la vie en abondance. Sa règle d'or: "Ce que tu voudrais que les autres fassent pour toi, fais-le pour eux!" Pour lui, au sortir de la vie, on est jugé sur notre compassion: «J'avais faim, j'avais soif, j'étais malade, prisonnier, à la rue.» (Matthieu 25, 31 et suivants).

Comme toujours, ce ne fut pas long pour que les pouvoirs en place à Jérusalem repèrent ce trouble-fête et décident de le liquider, quel que soit le prétexte: "Il s'est fait l'égal de Dieu en disant qu'il faisait UN avec Lui". - "Il agite le peuple et s'oppose à César (l'Empereur romain)". Alors les "autorités locales" ont dit: "Vaut mieux qu'il meurt avant que le peuple se révolte ou que les Romains nous détruisent". Et il fut condamné à mort, torturé et crucifié sous Ponce Pilate (le procureur romain) comme tant d'autres à cette époque (bandits, esclaves, révoltés) à une porte de sortie de Jérusalem où on balançait les déchets. Consternation et désespoir parmi ses disciples et amis. Presque tous s'enfuirent terrorisés et se cachè-

rent des autorités et de leur police. Il fut placé dans un tombeau et une grosse pierre roulée à l'entrée. Échec et mat!

Le 3e jour, des femmes disciples, dont Marie de Magdala, allant au tombeau pour l'embaumer, trouvèrent la pierre roulée et le tombeau vide. (Luc 24 ; Jean 20 ; Marc 16 ; Matthieu 28). Commence alors, sur plusieurs semaines (40 jours), une longue série d'apparitions à ses disciples et ami-e-s à plusieurs endroits : Jérusalem, Emmaüs (Luc 24, 13-35), au bord du lac de Galilée où il a mangé avec eux (Jean 21). Il serait "ressuscité/revenu" du séjour des morts... Ben voyons! Ses ami-e-s terrorisés reprirent tellement courage qu'ils se mirent à le proclamer vivant avec audace, au risque de leur vie. Ils furent arrêtés, emprisonnés, battus, certains tués, mais poursuivirent leur témoignage. Cela dure ainsi depuis deux millénaires jusqu'à aujourd'hui. Aucune "preuve scientifique" de sa résurrection n'existe. On dispose d'un tombeau vide et des millions de témoignages de ses ami-e-s qui ont suivi ses pas au service des humains dans l'Histoire humaine. C'est bien documenté. Mais les nombreux scandales bien médiatisés cachent la beauté de cette immense forêt de témoins. La fête de Pâques rappelle la résurrection de Jésus, qu'il est toujours vivant aujourd'hui, et n'a rien à voir avec les lapins en chocolat. .

La grande question qu'il nous pose est celle-ci: "Pour vous qui suis-je?" Est-il un prophète? Un sage? Un révolutionnaire? Une tête brûlée? Ou est-il Dieu lui-même venu nous témoigner son amour jusqu'au bout dans un visage humain, comme le croient les chrétiens dont je suis? La question demeurera jusqu'à la fin de l'Histoire.

Son message et ses actions vous rejoignent-il? Apporte-t-il de l'espoir à l'humanité? Fait-il jaillir la Source de votre être? Pour en avoir le coeur net, rien de mieux que d'aller à la source que sont les Évangiles (4 principaux écrits par Matthieu, Marc, Luc et Jean) et les "Actes des apôtres" qui racontent les premières années après le départ de Jésus. Vous allez y trouver des fils conducteurs sur le sens de la vie. Demandez-lui de vous aider à bien VOIR et ENTENDRE. D'ailleurs il a dit: "Jugez donc de tout par vous-même!" (Luc 12, 57).

Note : Il y aurait environ 2.2 milliards de chrétiens dans le monde (32% de la population mondiale) (selon le Pew center) de styles différents regroupés en Églises (assemblées) comme l'Église catholique romaine (1.2 milliard), orthodoxe, réformée, unie, anglicane, évangélique, baptiste, etc. Voir http://www.lemonde.fr/societe/article/2012/12/18/les-chretiens-sont-le-premier-groupe-religieux-au-monde_1807767_3224.html

Quelques lectures très intéressantes : «Jésus avant le christianisme» de Albert Nolan (Éd. Epuisée). Mise en contexte géniale.

«Joseph, Marie, Jésus» de Lucien Deiss, Éd. St-Paul, 1996. Pour connaître le contexte socio-religieux et familial de son temps.

«Le mystère Jésus, vingt siècles après», George Convert, Éd. Bellarmin, 1994.

«L'affaire Jésus» de Henri Guillemin, Éd. Du Seuil, 1982. Le testament d'un grand croyant après 50 ans de recherche.



PARABOLE DU CERF-VOLANT

*Pierre-Gervais Majeau prêtre-curé,
diocèse de Joliette, QC.*

On raconte qu'un jour, un cerf-volant nommé Fend-le-Vent, se plaignit que la corde qui le retenait le frustrait au plus haut point. Il aurait voulu fendre l'air et le vent à sa guise sans avoir à toujours tirer sur cette corde qui lui rappelait son lien, ses limites. Il rêvait tellement de grands espaces qu'il aurait pu connaître sans avoir à vivre la frustration de la corde. Un jour, par grand vent, alors qu'il virevoltait à sa guise en touchant presque aux nuages, la corde qui le retenait depuis toujours se brisa et Fend-le-Vent put enfin voler selon les caprices de ce vent impétueux. Il connut enfin l'ivresse de la liberté, de la fantaisie. Le vent l'emporta ainsi au septième ciel et il

connut l'extase des cimes. C'est alors que le drame se produisit. Le vent tourbillonnant le précipita vers les grands arbres de la forêt et il se déchira dans les branches et resta emprisonné dans l'enchevêtrement des feuillages. C'est là que Fend-le-Vent termina sa course aux étoiles et qu'il sombra ainsi dans l'effacement de la mort.

Nous ressemblons étrangement à ce cerf-volant. Nous sommes tous des Fend-le-Vent qui rêvent de liberté, de fantaisie, d'affranchissement de toutes limites. Mais la corde de notre précarité humaine nous rappelle sans cesse notre enfermement dans des contingences de temps, d'espace, d'usure, de traditions. Notre vie oscille sans cesse entre les appels de notre désir et les rappels de notre corde. Il se produit en nous un incessant mouvement entre l'envol et le poids de notre condition humaine. Nous sommes habités par cette tension qui alimente notre soif de libération. Ce combat incessant entre l'esprit et la chair est au cœur de notre vie. Cette même tension existe dans tout cheminement spirituel. Nous sommes appelés à vivre une expérience de libération tout en étant contraint par la corde de la tradition religieuse.

C'est cette expérience déchirante qu'a vécue notre père dans la foi. Abraham est appelé à se rendre au pays de Moriah pour offrir son fils unique en sacrifice. En effet, chez les Ammonites, on avait coutume d'offrir en sacrifice les premiers-nés. En agissant ainsi, ces païens pensaient pouvoir agir avec puissance sur leur dieu Moloch afin qu'il leur soit redevable. Abraham pensait donc devoir imiter ces sacrifices païens pour prouver sa fidélité au Dieu de sa foi. Le récit biblique du sacrifice d'Abraham est l'un des plus tragiques qui soit. (Gen 22, 1-19) On pressent chez Abraham le déchirement et le doute. Comment le Dieu de sa foi peut-il ainsi lui demander de sacrifier le fils de la promesse. Peut-être qu'Abraham songeait-il que ce Dieu audacieux pouvait aller jusqu'à ressusciter son fils ainsi sacrifié? Dans le récit, Isaac pressent lui aussi l'angoisse de la scène : «Voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour le sacrifice?» Puis vient le moment fatidique où le père lie le fils pour l'immolation. C'est là que Dieu intervient par la main de l'Ange : «Ne porte pas la main sur l'enfant. Je sais maintenant que tu ne m'as pas refusé ton fils unique.» Par la suite, la scène se termine par des

bénédictions et des rappels des promesses de l'alliance. Est-ce qu'Abraham a vécu lui aussi le drame de la foi, ce tiraillement entre la corde et l'envol. Retenu par la corde des pratiques païennes de son temps, pensait-il qu'il devait vivre son cheminement de foi en restant attaché à cette corde? Le Dieu de sa foi lui rappelle qu'il est appelé à lâcher cette corde de la tradition païenne pour une nouvelle expérience spirituelle, devenant ainsi le père de la foi biblique.

Il en est ainsi pour nous maintenant. Nous vivons le tiraillement entre le poids de la tradition religieuse et les appels de l'envol spirituel. Certes, nous avons besoin d'une corde qui nous retienne dans les moments de bourrasques dans la vie. Mais aussi il faut que la corde soit assez longue et souple pour nous permettre l'expérience de la libération spirituelle, l'expérience des appels à vivre déjà dans le Royaume. Tout est affaire d'équilibre entre tradition religieuse et pratique d'une vie de foi. Tout est affaire d'équilibre entre la tension de la corde et les appels à vivre l'Alliance. La corde est un outil pour éviter de se perdre mais c'est le vent de l'Esprit qui fait vivre. La corde qui nous retient dans notre quête de plénitude ne ressemblerait-elle pas à celle dont nous parle le prophète Osée? Voici donc cet extrait merveilleux : «Quand Israël était enfant, je l'aimai et de l'Égypte j'ai appelé mon fils. Mais plus je l'appelais, plus il s'éloignait de moi. Moi cependant je lui apprenais à marcher, je le prenais dans mes bras, je le menais avec de douces attaches, avec des cordes d'amour!» (Os 11, 1-4)



PARABOLE DU BONSAÏ

*Pierre-Gervais Majeau ptre-curé,
diocèse de Joliette, QC.*

Le maître était à son atelier entouré de ses élèves, tout soucieux de transmettre son art bimillénaire : l'art du bonsaï. Il y a, disait-il à ses disciples, plusieurs manières de tailler les arbres en pot : en forme de paysage, en cascade, en forêt, sur une roche, incliné ou encore en

sinuosité ou tout droit. Cet art répond à un ensemble de codes, de canons de la beauté. Cet art du bonsaï nous vient de la Chine mais il s'est davantage développé au Japon vers le 10^e s. Ce serait un moine bouddhiste chinois qui aurait apporté un premier bonsaï au Japon pour l'offrir en cadeau. Cet art nous rappelle que la nature ainsi disciplinée et taillée et recrée à échelle réduite devient ainsi marquée par la gloire humaine. Le maître tenait à ce que ses disciples intègrent bien les codes afin que son art se perpétue dans toute sa rigueur. Pour lui, les codes devaient prévaloir sur toutes tentations de laisser libre cour à la créativité.

La parabole du bonsaï me rappelle que les codes ont préséance dans les domaines de la danse, de la peinture, dans les systèmes des religions. Ainsi, la pratique méticuleuse de la loi de Moïse devenait ainsi une manière d'acquérir par soi-même un droit au salut. Cette loi de Moïse, gravée sur la pierre, avait déjà une grande gloire quoique que passagère. Cette loi, disait l'apôtre Paul, accomplissait pourtant un ministère de mort! (2 Co 3, 7) Cette loi de Moïse apportait des condamnations! Combien plus alors la nouvelle alliance apportée par le second Moïse, le Christ, apporte donc une plus grande gloire encore, une plus grande plénitude de vie encore car c'est l'Esprit qui fait vivre alors que la lettre tue! (2 Co 3,6) «Non, vraiment, ce qui a été si glorieux (la loi du premier Moïse) ne l'est plus du tout, parce qu'il y a maintenant une gloire qui dépasse tout. Ce qui ne durait pas rayonnait déjà de gloire; alors ce qui demeure aura infiniment plus de gloire.» (2 Co 3, 11) Le Christ vient donc nous tailler par sa parole afin que notre fruit soit plus abondant et que notre fruit demeure et fasse la gloire de Dieu. (Jn 15,16) Il arrive que les règles et les commandements si chers aux tenants et aux chefs religieux ne servent qu'à contrôler ou à exclure des personnes. C'est alors que la loi tue! C'est l'Esprit qui vivifie, nous rappelle le Christ. Les lois ne sont que des indications de route, c'est le Christ qui est le Chemin et la Vie! Les prophètes n'ont cessé de répéter au cours des siècles que le Seigneur aime que notre cœur soit proche du sien. «Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi...» (Matt 15,8) Un prophète actuel vient encore de nous adresser un message de courage et de conversion. Sera-t-il écouté ou méprisé et fermé? Ce prophète c'est Hans Küng qui vient de publier : *Peut-on encore sauver l'Église?* (Ed.

du Seuil, Paris, 2012) Dans son livre, ce grand théologien allemand nous partage sa souffrance devant la situation de l'Église. «J'aurais préféré ne pas avoir à écrire ce livre!» nous confie l'auteur. L'Église est malade et son mal remonte au XI^e s avec la création du système romain. Dans ce système, écrit l'auteur, le droit canon, la loi, a préséance sur l'Évangile! Pour Hans Küng, un virage en cinq points s'impose pour redonner à l'Église un nouveau souffle, celui de l'Esprit, car c'est l'Esprit qui vivifie tandis que la lettre tue toujours. Voici donc les cinq points en question : 1) cesser de considérer les laïcs comme des subalternes et les intégrer pleinement dans les structures et la direction de l'Église; 2) mettre fin au cléricalisme et au carriérisme; 3) mettre fin à la primauté du droit canon et des dogmes sur les véritables valeurs chrétiennes; 4) l'abandon du modèle monarchique papal; 5) l'abolition de toute inquisition, condamnation ou excommunication. Enfin, Hans Küng suggère l'autorisation du mariage des prêtres, l'ouverture des ministères aux femmes, l'implication des prêtres et des laïcs dans le choix des évêques.

Ce théologien audacieux sera-t-il accueilli avec ses propositions prophétiques ou ignoré comme jadis on traitait les prophètes pour les faire taire. Qu'est-ce qui est le plus important : l'art de tailler les bonsaïs comme on le faisait il y a deux mille ans en Chine ou encore permettre à cet art de trouver une inspiration nouvelle, fidèle aux canons de la beauté telle que perçue maintenant? Quand les disciples repartaient à la maison, le soir venu, le maître admirait ces arbres tout en se demandant si son art franchirait les siècles à venir. Le vieux théologien allemand se posait les mêmes questions devant les souffrances de son Église ainsi soumise aux obligations de son système.



CHRISTIAN BOBIN. DIEU SAIT QUOI

PORTRAIT. Depuis son maquis bourguignon, l'écrivain résiste aux temps et aux modes, auxquels il oppose l'enchantement du quotidien.

Par **CÉLINE WALTER**

D'abord, il faut abandonner toute notion du temps. *«Vingt secondes ou vingt ans, pour moi, c'est la même chose.»* On est prévenu. Le poète ouvre sa porte au compte-gouttes au reste du monde. Au téléphone, il demande poliment qu'on lui écrive. Pas un mail. Une lettre. À la main, sans tricher. Ce qu'on fait. Il rappelle un dimanche soir. Sa voix n'est plus la même. Plus proche, elle sourit. Il nous explique comment le trouver dans son Creusot natal qu'il n'a jamais quitté. Dans une forêt, longeant deux étangs aux eaux noires. Là, au calme, nous invitent sa planète verte et son modeste refuge aux volets bleus. Là, respire la nature simple d'un contemplatif mystique. *«Oui, je suis au paradis mais je m'y sens étranger. Les anges ici sont les livres.»* Alors lisons Christian Bobin. Pour voir. Et on devine entre ses lignes un bon conseil : il faut chausser des lunettes de vie. S'émerveiller du miracle d'être là. Du bonheur d'être. Et sortir du monde aveugle. Christian Bobin n'a *«jamais rien fait d'autre que de regarder»*. Après quoi, il *«fait cette chose étrange»*, qu'il *«ne comprend pas»* : il écrit. *«Ecrire est une branche de l'arbre du regard.»*

L'ennemi. *«Le reste»*, c'est ainsi que Bobin appelle le monde qu'il n'habite pas. Son *«vrai pays, c'est une page blanche»* et sa *«vraie bibliothèque, le visage des gens. J'ai un amour très patient des gens. Et, c'est justement parce que j'aime les gens que je n'aime pas le monde»*. Ce même monde responsable du sort des gens de Florange. *«J'en suis très touché, révolté. Les gens du Creusot savent ce qu'est une économie transplantée et de quelles cendres, on paye ce feu-là.»* Ermite mais pas hermétique, Bobin s'enquiert des actualités. Il lit les journaux, *«tous»*. *Libération* en fait partie. *«J'ai besoin de savoir, besoin de suivre l'ennemi. Ce*

géant massif qui titube avec des écrans bleus à la place des yeux. J'ai besoin de savoir comment il va, comme pour guetter le moment où il va s'effondrer. Ce serait plutôt une bonne nouvelle. Une chance pour les hommes de recommencer à vivre vraiment.»

L'apocalypse. Mais non, foi de Bobin, ce ne pouvait pas être pour le 21 décembre. *«Ça, c'est de la rigolade !»* Il rigole de bon cœur. Souvent. Bobin aime rire et ses pommettes qui montent, qui montent, le lui rendent bien. Il nous reçoit à l'abri de la lumière dans un salon apaisant. Autour d'un piano, d'un feu de cheminée et d'un café noir. Sur la table basse, une délicieuse attention, un chausson aux pommes. Et au-dessus de nous, le temps suspendu. Le poète rit de la fin du monde mais pleure la suppression du temps. *«La vitesse et l'argent traversent les cerveaux. Le monde n'a plus le temps d'avoir du cœur. C'est la chose la plus mortifère de ce monde.»*

La politique de maquignon. Christian Bobin observe les politiques. *«Qui n'aime pas le théâtre de Guignol ?»* Et perd un brin de sa patience exemplaire : *«Ils ont tous la maladie de transformer le réel en chose fade et monotone. Ils n'ont qu'un savoir de maquignon, une connaissance à gros-grain, tout juste utile pour gérer un troupeau.»* N'empêche, il vote. Sans dire pour qui *«parce que ce n'est pas important»*. Sans cacher sa sympathie pour Jean-Luc Mélenchon, *«bien qu'il soit malin, je l'aime assez parce qu'il a le culot et le bon génie de parler littérature et poésie, d'enflammer sa langue et de la rendre vivante»*. Et d'élargir à nouveau le champ : *«Le pire, c'est de nous servir une idéologie en barquette sous Cellophane et de nous dire, "il n'y a que ça à manger pour aujourd'hui."»* La nourriture terrestre de Bobin va de préférence aux plats de poissons. Aux produits du marché, des produits bio *«mais pas de manière rigide»*. Il aime manger, boire du vin autour d'une table bien vivante.

La vie. Revenons à l'essentiel. Chez Bobin, ça tient à un rien. Comme la vie. Comme une couleur. Le bleu, surtout. Il nous parle du bleu d'un ciel, celui de Matisse, celui du carnet glissé dans son dernier livre *l'Homme-joie*, celui d'une plume de geai. Si bien que pour certains, le poète en deviendrait un drôle d'oiseau de la littérature. *«On veut m'enfermer dans la cage de la miè-*

vrerie. Mais cette cage est vide. Je ne l'ai jamais habitée. J'écris sur des choses très pures, des sentiments profonds tragiques, heureux de la vie. La vie désertée, percée d'écrans. Si je parle de la joie, c'est parce qu'elle se détache du noir.» D'autres le traitent «de plouc» parce qu'il préfère son ermitage aux voyages. L'ami philosophe et écrivain, Frédéric Lenoir, le définit au contraire : «Comme un grand voyageur mais à la verticale.» Ces attaques, Bobin y pense «comme à une ligne de démarcation en temps de guerre. Vous avez d'un côté ceux qui cèdent au monde et les autres. D'un côté, les hypersensibles, ceux-là qui ont l'oeil le plus précis sur cette terre. De l'autre, les moins sensibles, qui se sont construits comme des bunkers. Et la lutte se passe entre ces deux catégories-là. J'y pense sans jugement, avec prudence, avec colère aussi.»

L'enfance. Christian Bobin se réjouit de l'écrire. Beaucoup. Comme si une petite fille lui rendait souvent visite. Sur son enfance à lui, auprès de ses parents, son frère et sa soeur trop grands pour jouer avec lui, il a peu écrit. «Elle a été belle, très méditative. J'ai passé une éternité le visage collé à une vitre. Depuis ma venue au monde, je regarde Dieu sait quoi ? Je n'ai pas encore trouvé de réponse.» Bobin a grandi «entre étonnement et angoisse du fait d'être en vie». Grand songeur d'entre les livres, dans sa chambre. Au point d'en inquiéter ses parents. Tous deux travaillaient pour l'usine Schneider au Creusot. Vers 15 ans, vient en lui l'écriture «comme un bégaiement». Il rencontre son premier éditeur, Laurent Debut, à la fac de Dijon. Le jeune homme étudie les lettres et a créé les éditions Brande. Christian Bobin étudie la philosophie et a écrit *Lettre pourpre*. «Ce qui m'a séduit chez lui, c'est l'évidence d'une écriture simple, limpide, sans affectation. C'était nouveau à ce moment-là», assure l'éditeur. Dès ce «baptême d'encre», Bobin prend conscience qu'il écrira «sans fin».

Saint François d'Assise. Trente-cinq ans et une quarantaine d'ouvrages plus tard, dont *La plus que vive* dédié à Ghislaine qu'il a tant aimée et perdue, Christian Bobin vit simplement de sa plume. Le succès de son récit de la vie de saint François d'Assises, *le Très-Bas*, vendu à 200 000 exemplaires, lui a apporté «un peu plus de liberté pour continuer à écrire». Sa prose est empreinte

de spiritualité. Son église est chrétienne. Mais «pas seulement. Elle s'est simplifiée pour se radicaliser. Grâce à la rumination des textes du poète Jean Grosjean et à la fournaise des épreuves que j'ai traversée. Mon église aujourd'hui a la taille et la forme des visages qui me font face».

Au feutre noir. Une chambre monacale lui sert de bureau. Y siègent deux photos en noir et blanc. L'une de la poétesse Lydie Dattas, l'autre de Georges Brassens avec son chat. Une fenêtre ouvre en grand sur la forêt. Ça chante dehors. Des feuilles blanches attendent sur la table en bois calée face à la vitre. Christian Bobin sort un feutre noir de la poche de sa veste. «Je n'ai besoin de rien d'autre.»

Christian Bobin en 6 dates

24 avril 1951 Naissance au Creusot.

1976 *Lettre pourpre*.

1992 *Le Très-Bas* chez Gallimard, prix des Deux Magots et grand prix catholique de littérature.

12 août 1995 Décès brutal de sa compagne, d'une rupture d'anévrisme.

Juillet 1999 Décès de son père.

2012 *L'Homme-joie* (éditions l'Iconoclaste).



V
I
E
E
D
U
R
É
S
E
A
U

SECTION 4

PROCHAINE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

*André Gadbois,
coordonnateur du RFAN*

De 1962 à 1965, des personnes en feu ont réussi à rassembler du bois pour construire un bûcher : ils ne voulaient y brûler personne mais rassembler autour de la flamme des gens de tout âge pour chanter, danser, se réchauffer, s'accueillir, créer des liens, se pardonner, faire l'unité en respectant les différences, s'entraider et s'aimer les uns les autres.. Un vrai feu de joie qu'ils ont alimenté et gardé allumé collégialement. Sont arrivés par la suite des sorciers endoctrinés, allergiques à l'égalité et à la solidarité : la division est apparue, les dénonciations se sont répandues, faute de gardiens vigilants parce que fatigués la flamme s'est réduite, la joie s'est éteinte, on a annoncé la mort du feu de joie. Les sorciers aveuglés de pouvoir ont applaudi sans observer cependant que sous la cendre demeuraient quelques humbles braises attristées. Dernièrement le vent que les sorciers n'ont pu contenir a soufflé, un vent doux à l'opposé de celui de la Pentecôte initiale, une brise qui a caressé les joues et les cœurs. Les braises négligées commencent à rougir de plaisir... discrètement. Mais les sorciers rôdent, de leurs chapes cherchent à créer un écran pour réduire l'embrasement : ils sont riches et puissants, organisés et convaincus de faire l'œuvre de Dieu. Les braises sont bien conscientes que le vent de la solidarité leur est nécessaire pour rallumer la flamme.

Est-ce un risque de s'investir? Nous avons connu de beaux risques qui ont foiré...

C'est dans ce contexte que se déroulera la 8^e assemblée générale du Réseau des Forums André-Naud le 23 octobre prochain. Notre Manifeste appuyé par 1600 signatures n'est pas en cendres : s'y trouvent des braises aptes à appuyer le feu en train de devenir feu de joie.

Notre assemblée générale du 23 octobre sera précédée par une conférence de presse qui étalera le nombre et le nom de personnes (artistes/vedettes nationales, théologiennes et théologiens, membres connus de communautés religieuses, personnes impliquées en région ou dans la «machine» politico-sociale...) appuyant par leur signature et/ou leur présence les souhaits inscrits dans notre Manifeste. Cette conférence d'une durée de 30 minutes environ aura lieu le 1^{er} octobre vers 10h30 à Trois-Rivières et donnera le ton à notre assemblée générale du 23 octobre. Notre Manifeste demeure pertinent (le présent Bulletin le laisse entendre clairement) et engraissera la terre où l'évêque de Rome vient de semer.

Les membres du RFAN recevront bientôt par Internet ou courrier postal les informations reliées à cette 8^e assemblée générale (horaire, thématique et conférencier ou conférencière, coût et inscription,...)



UN SITE INTERNET RAFRAÎCHI

Notez le changement d'adresse : <http://forum-andre-naud.org>

Si vous avez connu des difficultés à visiter votre site ou à vous connecter, c'est peut-être que vous avez l'ancienne adresse : forum-andre-naud.qc.ca

Nous avons installé un nouveau thème Wordpress, ce qui donne une mise en page plus moderne, plus éclairée.

Même fonctionnement qu'auparavant :

Pour écrire ou commenter, devenez utilisatrice et utilisateur inscrits.

Pour être avisé des nouveaux articles, abonnez-vous au bulletin (infolettre).

Demandez l'aide de vos webmestres,

Raymond Anctil : ranctil@cgocable.ca

Michel Bourgault :

info@forum-andre-naud.org

Il est possible aussi d'obtenir une assistance téléphonique :

450-754-3105 (M. Bourgault)

819-233-2944 (R. Anctil)

FICHE D'INSCRIPTION POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

MEMBRE :

Tout baptisé, toute baptisée, engagé(e) dans les activités de l'Église.

1^{re} adhésion = 50 \$ ~ Cotisation régulière = 25 \$

SYMPATHISANT / SYMPATHISANTE :

Soutien ; bulletin inclus = 50 \$

ABONNÉ / ABONNÉE À L'INFORMATION :

Bulletin seulement = 25 \$

NOM : _____ PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____

TÉLÉPHONE : _____

COURRIEL : _____

FONCTION : _____

LIEU (paroisse, institution) : _____

Indiquez votre choix:

Membre : Sympathisant/Sympathisante : Abonné/Abonnée :

Signature : _____

Date de l'inscription : _____

Chèque au nom du :
RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD
1015, rue Saint-Donat, app. 3
Montréal (Québec) H1L 5J6

CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES

Les membres contribuent par un montant de *50 \$ la première année* et *25 \$ (ou plus si désiré) les années subséquentes*.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2012 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA du 2014.

Par l'expression « *la veille* », on peut entendre les mois de *septembre* et *octobre*.

La contribution financière n'est pas un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

Les sympathisantEs

Il leur est demandé une contribution financière de *50 \$ par année*. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut l'AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du forum, est l'achat d'un produit. Le coût de *25 \$ pour les publications d'une année*, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera quatre publications par année).

RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

*André Gadbois
Denis Normandeau*

PUBLICATION ET MISE EN PAGE

Michel Bourgault / Joël Lamantia

PHOTOCOPIE

Kiwi Copie, Joliette

SECRETARIAT

Adresse de courriel : forum.andre.naud@sympatico.ca

*Adresse postale : 1015, rue Saint-Donat, app. 3
Montréal (Québec) H1L 5J6*

Site internet : <http://forum-andre-naud.org>

(nouvelle adresse)